

arsenal

CIBLE

Après le printemps de Mai, est-ce l'automne de la contestation ? Ou bien, cet automne, n'était-ce pas les quatre années que nous avons vécu depuis 1968 ? Une fois de plus, la vieille société issue de la Révolution de 1789 serait-elle en train de se réformer sans pour autant se renier ? Mais peut-être ne s'agit-il que d'une apparence, la société de consommation, incapable de résoudre le problème de sa finalité, ne cessant de nourrir sa propre contestation. Reste à savoir qui l'emportera.

THEME

Que reste-t-il de l'œuvre de Maurras, vingt ans après sa mort ? Philosophe, journaliste, poète et homme d'action, l'auteur de « l'Avenir de l'Intelligence » peut-il apporter des éléments de réponse à la crise que traverse notre civilisation ? Ceux qui se le représentent comme un extrémiste de droite sectaire et haineux hausseront les épaules. Ceux qui ont étudié son œuvre ont découvert un authentique contestataire de la société politique et de « l'ordre » économique, dont les jugements sur le présent et sur l'avenir méritent qu'on s'y arrête... et qu'on les prolonge.

IDEES

- Que sont pour nous les indo-européens ? Un alibi idéologique ou un élément de notre héritage ? La question est loin d'être gratuite à une époque où une société désamparée cherche à retrouver ses racines.
- Le thème de l'action culturelle a suscité l'enthousiasme d'une génération. Quels sont aujourd'hui les rapports de la culture et de la politique ?

TENDANCES

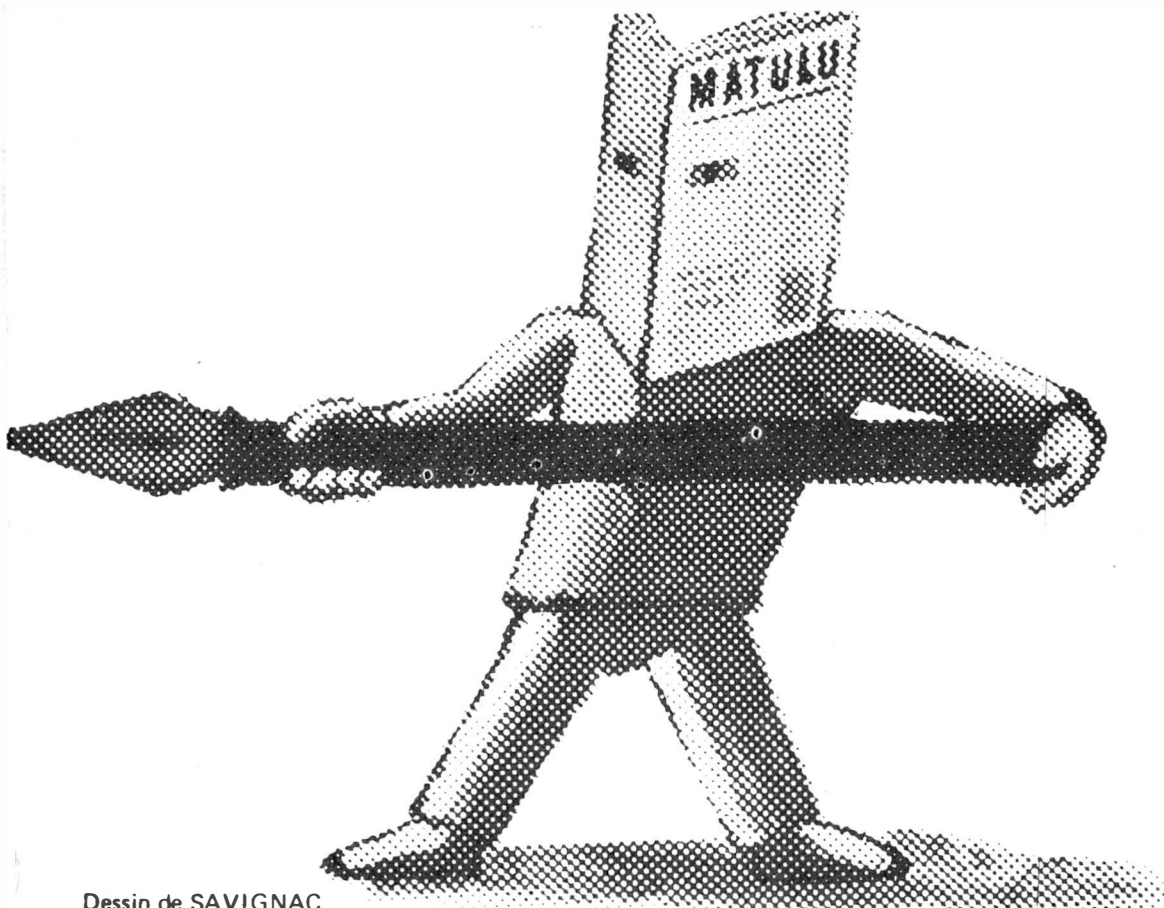
La technocratie : mythe poujadiste, complot satanique ou réalité d'aujourd'hui ? Il importe de faire le point sur un phénomène que l'on dénonce de tous côtés sans toujours bien le connaître

ENTRETIEN

Gabriel Matzneff répond aux questions d'Arsenal sur la place des écrivains dans la société contemporaine. Ces « mendiants lettrés » fourniront-ils des armes aux révoltes de demain ? Deviendront-ils les humbles fournisseurs de l'industrie littéraire ? A moins qu'ils n'entendent rester, comme l'auteur de « L'Archimandrite », les heureux « clochards de luxe » de notre société.

n°1
décembre

REVUE MENSUELLE
Le numéro 8 fr.



Dessin de SAVIGNAC

L'ensemble de MATULU m'a paru très remarquable, mieux, très salubre, au sens et au niveau où Rimbaud écrit : « Mais que salubre est le vent ! »

Roger CAILLOIS de l'Académie Française.

Qu'est-ce que MATULU ?

Un journal polémique ?

Sans doute, puisqu'il déteste les vieilles avant-gardes poussiéreuses, les mafias intellectuelles, les conformismes dans le vent. Qu'il déteste le charabia spécialisé, les snobs, les trissotins. Qu'il dénonce la pollution culturelle. Qu'il aime la raison dans la pensée, la clarté dans l'expression, la beauté dans les formes.

Puisqu'il a entamé le combat contre la peinture et la sculpture des charlatans, pour la renaissance du goût, pour le retour à la sincérité, à la sensibilité et à l'équilibre.

Spécimen gratuit pour les lecteurs d'ARSENAL écrire à : MATULU - 6. rue papillon 75009 Paris.

ARSENAL

17 rue des Petits Champs

75001 Paris Tel : 742-21-93

CCP : ARSENAL La Source 30 737 24

revue mensuelle éditée par la SOCIÉTÉ
NATIONALE de PRESSE FRANÇAISE

Directeur de la Publication

Yvan AUMONT

Directeur

Bertrand RENOUVIN

Rédacteur en Chef

Philippe DILLMANN

Comité de Rédaction

Arnaud FABRE

Jacques DELCOUR

Michel GIRAUD

Yves CARRE

Gérard LECLERC

Michel LEDOYEN

Georges Paul WAGNER

Conseiller Artistique

François FLEUTOT

Imprimerie

DESIGN-GRAPHIC

Publicité

SNPF

17 rue des Petits Champs

75001 Paris

Tél : 742 21 93

arsenal ?

Pour une revue, c'est un titre bien étrange. Il évoque les tonneaux de poudre et l'acier des armes... Quoi de plus éloigné de ces réminiscences guerrières que quelques feuillets de papier ?

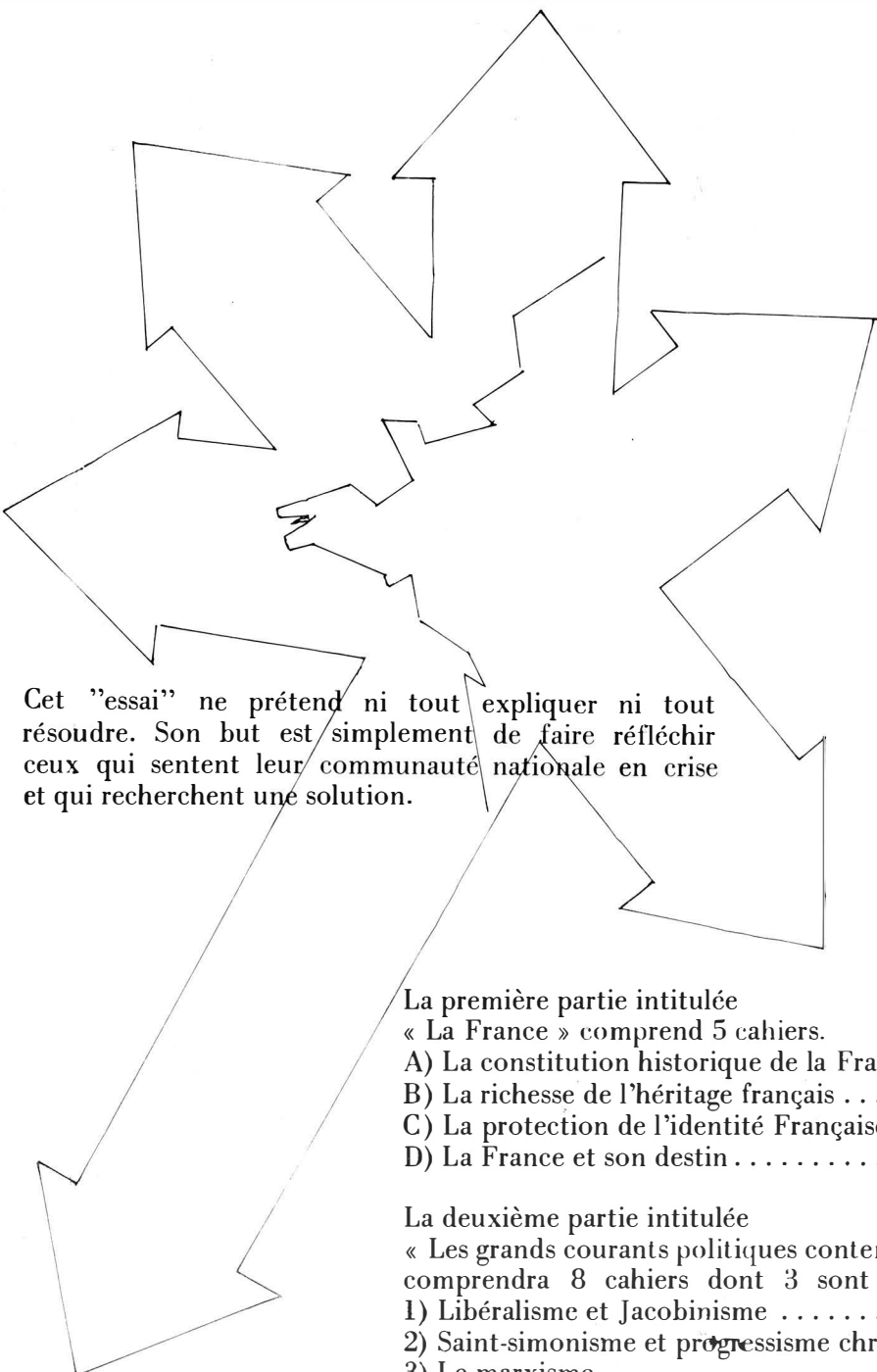
On dit pourtant des idées qu'elles se répandent comme de la poudre, après avoir été élaborées par les mystérieuses alchimies de l'esprit. On sait aussi que « Les plumes valent des épées » et que les théories bien mûries font parfois sauter les sociétés.

Les idées sont donc meurtrières. Elles peuvent être aussi salvatrices. En tout cas, elles méritent qu'on les étudie, qu'on rassemble les meilleures, qu'on en forge de nouvelles. Telle sera la vocation d'Arsenal. Revue critique des idées, Arsenal s'efforcera de retenir toutes celles qui permettront une meilleure harmonie dans la Cité et un épanouissement plus complet de l'homme.

C'est dire que notre revue ne sera pas neutre. En philosophie, en politique, dans le domaine social et en économie, elle attaquera, elle dénoncera, elle proposera, sans jamais négliger de laisser s'exprimer tous ceux qui luttent, qui espèrent, qui tentent d'imaginer autre chose qu'ce qui existe. Revue de combat, Arsenal sera aussi une revue de débats.

Serons-nous pour autant des ratiocineurs glacés ? Trop d'exemples montrent que les idées deviennent folles lorsqu'elles perdent le contact avec la réalité, et que les idéologies les plus attirantes sont dangereuses lorsqu'elles oublient les hommes. Nous scruterons donc la réalité, c'est-à-dire les nations et les institutions, les partis et les syndicats, pour tenter de discerner qui les gouvernent et les mouvements qui les agitent. Et nous laisserons parler les hommes qui les dirigent, sans complaisance ni sectarisme.

Bertrand RENOUVIN



Cet "essai" ne prétend ni tout expliquer ni tout résoudre. Son but est simplement de faire réfléchir ceux qui sentent leur communauté nationale en crise et qui recherchent une solution.

La première partie intitulée

« La France » comprend 5 cahiers.

- A) La constitution historique de la France . . . 35 pages
- B) La richesse de l'héritage français 35 pages
- C) La protection de l'identité Française. 24 pages
- D) La France et son destin 20 pages

La deuxième partie intitulée

« Les grands courants politiques contemporains »
comprendra 8 cahiers dont 3 sont déjà disponibles

- 1) Libéralisme et Jacobinisme 30 pages
- 2) Saint-simonisme et progressisme chrétien. . . 22 pages
- 3) Le marxisme 38 pages

les huit cahiers disponibles sont vendus 12 francs,
le port étant inclus.

Chaque cahier peut être vendu dépareillé 2 francs franco

INSTITUT de POLITIQUE NATIONALE

BP : 558 Paris cedex 01

CCP la source 33-537-41

libeller vos chèques à

l'ordre de

l'Institut de Politique Nationale

LA FIN DE L'APRES-MAI

Où en sommes-nous ? Où allons-nous ? Que pouvons-nous ? La réponse n'est pas facile à une époque où la réalité se fait fuyante et où les schémas d'analyse les mieux établis s'effondrent, où les points de repère sont plus rares.

Sans doute en est-il ainsi chaque fois que la société s'apprête à prendre un tournant majeur, en raison d'un ensemble de données nouvelles si vaste que l'esprit a de la peine à les saisir et à les éclairer. Il est certain que dans les livres d'histoire de l'avenir notre époque sera soigneusement cataloguée, que l'esprit de notre temps sera défini de façon précise. Mais que dire aujourd'hui ?

On sait que Mai 1968 a marqué une rupture dans la vie qui nous était faite depuis la Libération et la fin des guerres coloniales. Avant même que s'achève ce mois étonnant, on affirmait que désormais rien ne serait plus comme avant, et longtemps, on a cru qu'une étincelle pourrait tout rallumer.

Longtemps notre société a vécu entre la peur et l'espoir. Vieille peur ravivée de la « Révolution », espoir tout neuf, ou très vieux, de changer enfin de vie. Mais aujourd'hui, où est la peur et où est l'espoir ? Bien sûr, en cette période **préélectorale**, on voit quelques groupements tenter de raviver la peur du **communisme** en agitant, sur un fond de chars soviétiques, le spectre d'un **nouveau front populaire**. Mais personne ne pense sérieusement que Paris **connaîtra** un jour le sort de Prague. D'ailleurs, la guerre froide et ses coups fourrés s'estompent dans les souvenirs depuis que les démocraties populaires **s'ouvrent** aux touristes et que l'Union Soviétique et la Chine accueillent le **Président des Etats-Unis**. Les bourgeois peuvent donc dormir tranquilles et les hommes d'affaires songer aux fructueux marchés qu'ils pourront conclure **avec** les « apparatchiks » russes ou chinois.

Mais qu'est devenue la belle espérance née sur les barricades et au cœur des batailles de rues ? Ce printemps n'aurait-il été qu'une fête fraternelle et un peu folle, qu'un gigantesque « défoulement » collectif guère différent dans sa nature de ces quelques heures d'évasion que l'on s'offre le dimanche pour mieux affronter le travail de la semaine ?

Déjà dans les mois qui suivirent l'échec de la révolte, beaucoup de jeunes avaient conclu à la nécessité de changer leur vie avant de transformer le monde. Par la « Révolution sexuelle », par la drogue, ou bien encore en recherchant, sur les chemins du monde, une plus grande liberté et une certaine authenticité de vie. Mais le mouvement des lycéens s'est heurté à d'énormes obstacles et Katmandou est devenu un but apprécié de voyages en « charter ».

Et le gauchisme, qu'est-il devenu ? Après l'espoir suscité par le grand mouvement lycéen en 1971, après la colère soulevée par le meurtre du jeune maoïste Pierre Overnay, le voici qui se reconvertit dans l'écologie, qui s'épuise dans des combats généreux mais sans espoir, — les derniers « gauchistes » prospères étant les plus étrangers à l'esprit de Mai.

D'ailleurs, tous les thèmes de révolte ou de simple mécontentement ont été tour à tour récupérés par le gouvernement, ou sont devenus des arguments de vente pour les publicitaires : les éléments de pointe du patronat annoncent leur intention de supprimer le travail à la chaîne, le Ministre des Finances réunit un colloque international sur les finalités de la croissance et le gouvernement tout entier — élections obligent — distribue à montre les dents subsides, privilèges, et promesses. Plus étonnant encore, notre « société de consommation » s'efforce de désamorcer les révoltes avant même que l'accumulation de l'insatisfaction ne devienne dangereuse : brusquement, il y a quelques mois, les industriels se sont mis à vanter la qualité et la solidité de leur production, le gouvernement a organisé un « Institut National de la Consommation » et M. Giscard d'Estaing s'est rendu avec empressement au premier salon des consommateurs. Il y a sans doute un grand écart entre le dire et le faire, et le compte des promesses non tenues l'emporte largement sur celui des actes : songeons aux beaux discours sur l'université, la région ou l'inflation. Mais qu'importe dans l'immédiat, puisque le patronat parvient à donner l'illusion de la réforme dans le dynamisme, et que le gouvernement réussit bien dans le spectacle qu'il donne de lui-même.

On comprend dès lors l'indifférence du moment au jeu politique : les grands partis s'affrontent sur des programmes qui se distinguent plus par la forme que par le fond et tentent d'arracher la victoire par des séries de coups bas. Comment l'antiparlementarisme latent ne ressurgirait-il pas, entraînant un désengagement total, fondé sur l'idée que la politique n'est que compromission et pourriture ?

On mesure donc l'ampleur du changement réalisé pendant les quatre dernières années. En 1968, la société de consommation et l'Etat bureaucratique chancelaient sur leurs bases. Aujourd'hui, on peut dire que l'après-mai est terminé, et que commence une nouvelle phase de la vie de notre société dont on ne sait encore ce qu'elle sera. Marquera-t-elle le triomphe complet et définitif de la société capitaliste, bureaucratique et technicienne ? ou bien, suscitera-t-elle de nouvelles révoltes qui cette fois l'emporteront ?

En fait, nous sommes au point d'équilibre et nous ne savons pas de quel côté penchera la balance. Constatons que la société actuelle a mobilisé toutes ses forces et tente de donner le meilleur d'elle-même. Mais sachons aussi discerner tous les blocages qui existent au niveau de l'Etat comme à celui de la Société tout entière. Voici un Etat solide et stable, qu'un léger déplacement de voix aux élections risque de faire voler en éclats. Voici une classe politique bien installée dans un système dont elle profite largement, mais qui est sans projet depuis que l'« Europe » s'est avérée un mauvais cheval de bataille et qui demeure profondément désarmée devant la faillite des vieux modèles — indispensables pour faire rêver — et devant l'éclatement des vieux schémas. Et voici un Etat bloqué par sa bureaucratie et incapable de guérir la société des cancers qui la rongent, qu'il s'agisse des villes tentaculaires ou de la centralisation administrative. N'oublions pas non plus les laissés pour compte de l'expansion, chômeurs que l'université produit chaque année par milliers, ouvriers et employés surexploités comme ceux du Joint Français et des magasins de Thionville. Et prenons garde aux sondages qui montrent que la jeunesse continue de refuser la société actuelle.

Ainsi, par une logique infernale, cette société produit les éléments des révoltes futures qu'elle s'efforcera par la suite de retourner à son profit. Mais que se passera-t-il si le mécanisme se dérègle, si les blocages deviennent insurmontables ? On peut alors tout craindre et tout espérer. Tout craindre si la révolte n'aboutit qu'à une explosion de violence sans lendemain. Tout espérer si l'on procède aux véritables remises en cause et si l'on sait viser juste, ce qui suppose la passion de la recherche, la fermeté dans l'analyse, le souci de la discussion et la nette définition des buts que l'on se propose.

Telle sera l'ambition d'ARSENAL. Tel qu'il se présente, le premier numéro de notre revue indique clairement ce que nous sommes et ce que nous voulons. Nous ne nions pas avoir des maîtres. Et nous ne cachons pas notre intention de nous engager dans les voies qu'ils ont tracées, en écartant tout dogmatisme, et en gardant un esprit critique qui est l'indispensable préalable de l'action.

PROSPECTIVE MAURRASSIENNE

Il faut retrouver la dynamique essentielle de la pensée maurrassienne. Face au projet révolutionnaire dont l'ambition était de libérer le meilleur de l'homme, il existe un projet qui prend en considération l'Ordre qui détermine l'Etre. Tandis que le projet révolutionnaire a engendré un système qui parasite notre société comme un cancer menace de mort un organisme, Maurras permet de définir une « anthropolitique » qui donne sa chance aux forces de vie contre les forces de la mort. Un projet qui dit Oui au réel, Oui à la vie, se doit de retrouver la démarche intellectuelle de Charles Maurras, et seul il permettra de donner une solution à cette « crise de civilisation et de l'intelligence » que nous vivons actuellement.

Arsenal & Maurras

par Georges Paul WAGNER

Situation de l'intelligence.

par Gérard LECLERC

Le Projet Maurrassien

par Raoul GAILLARD

Un 'Socialiste' anti-démocrate

par Bertrand RENOUVIN

Arsenal & Maurras

J'aime, je l'avoue, beaucoup l'idée qu'**Arsenal** va fournir et fourbir des armes, mais des armes de paix et de vie, des moyens de civilisation, et je dirais presque, banalement, des instruments de signalisation. Car notre société désorientée ne sait plus choisir ses maîtres, ni soigner ses maux ni même les connaître et pas davantage elle ne connaît le sens des mots qu'elle emploie.

On ne peut certes en vouloir à qui que ce soit de ne pas savoir où il en est dans la grande débacle contemporaine de toutes les institutions. Perdu dans cette débacle, l'homme seul rassemble les débris de ce qu'il a cru, ou, à tout le moins, de ce qu'il a cru qu'il fallait croire. Pour nos combats de ce jour, plus encore que de force, nous avons besoin de lumière. C'est une raison de ne pas s'adresser à n'importe qui dans la quête de notre chemin.

En ce sens il est juste et bon que quelques unes des premières études fondamentales de cette revue soient consacrées à Charles Maurras, mort il y a vingt ans.

Non qu'il s'agisse ici de commémorer une vie dans ce qu'elle eut de mortel. S'il est vrai que, suivant le mot de Stendhal, « tout bon raisonnement offense », Maurras est mort en laissant beaucoup d'offensés. Mais ceux-ci sont morts à leur tour et il est aujourd'hui permis de libérer sa grande mémoire de tout un climat de querelles passionnelles, aussi caduques que les circonstances qui les avaient fait naître et qui ne reviendront plus.

L'essentiel est que ce raisonneur infatigable, ce polémiste enragé a toujours su, en politique, comme en philosophie, désigner l'est et l'ouest et que, s'il a pu laisser son lecteur secoué ou confondu, il ne l'a jamais laissé perdu ou désorienté. Jamais, comme Jean-Paul Sartre, Maurras n'aurait eu l'audace ou la faiblesse de raconter l'histoire de ses pensées sous ces deux mots Les Mots, ni jamais, comme Jean-Paul Sartre, il n'aurait pu écrire qu'il ne savait plus quoi faire de sa vie.

Toutes les philosophies ne sont pas égales. Nous devons avoir cette confiance que, dans le dialogue éternellement poursuivi, après tant de raisonnements entassés sur tant de raisonnements, les sophistes finissent par être vaincus et jugés et que les véritables serviteurs de la vérité et de la sagesse, retirés de « nos vaines agitations », les dirigent encore, si nous voulons.

Les études qui suivent, chacune en leur domaine, nous désignent la pensée maurrassienne comme celle qui, en osant voir les faits comme ils étaient et aussi en redonnant aux mots leur vrai sens, a osé, par le même mouvement « concevoir autre chose que ce qui existe ». Il ne s'agit pas ici d'une mort, ni du passé, mais des horizons même du présent.

Situation de l'intelligence.

Il m'arrive souvent de rêver qu'un jeune homme barbu dont les yeux étincellent va venir s'asseoir au milieu de nous, écouter nos propos avec une sorte d'avidité et brusquement prendre la parole. Souverainement. Notre travail va en être transformé, nos esprits illuminés... Mais non, le jeune homme ne viendra plus, il est venu déjà, il y a près de quatre vingt ans. Nous sommes condamnés à vivre, à travailler, à nous battre sans lui. Sans lui, mais comme s'il était là, avec sa flamme, sa passion du présent, sa force d'analyse et aussi son sens supérieur de poète-métaphysicien.

De toute façon, il nous est indispensable pour poser les problèmes d'une civilisation à la fois prospère et malade, comprendre où elle nous mène, maîtriser notre avenir, préparer une cité où l'homme éternel puisse se retrouver fier de son art, fraternel à ses semblables, amoureux de la beauté et du souverain bien qu'il devine à travers elle. Il nous faut continuer Maurras, sans sa présence. Avec son œuvre, bien sûr. Mais une œuvre qu'il nous faut faire respirer aujourd'hui, faire vivre au grand soleil et non dans le pieux souvenir d'un musée.

Pour ce faire, et conformément à la méthode qui est un principe de cette œuvre, il est nécessaire de nous situer avant tout solidement dans notre temps, de le comprendre, d'en inventorier les questions, les cerner exactement pour ensuite les rapporter aux causes prochaines ou lointaines qui les expliquent. Il serait donc absurde de reprendre une analyse faite il y a trente ans, cinquante ans ou plus pour la plaquer purement et simplement sur les réalités de 1972, comme si celles-ci ressemblaient à une pâte liquide que l'on peut couler dans un gaufrier ! Si une situation peut s'éclairer à la lumière d'une analyse faite il y a longtemps, cela n'est pas dû à un rapprochement arbitraire, mais à une

analogie entre des phénomènes qui se rapportent à des causes semblables ou identiques.

Il ne s'agit donc pas de répéter mécaniquement, de ressasser mais de saisir le ressort vivant de la méthode pour faire la lumière sur ce temps. Comparaison pourtant n'est pas répétition. Il peut être utile à l'analyse d'une réalité présente d'opérer une comparaison avec l'analyse faite autrefois d'une situation ancienne.

Justement, une comparaison paraît utile plus que jamais pour connaître et maîtriser la trajectoire de la civilisation moderne, c'est la comparaison entre la situation de l'Intelligence que Maurras décrit dans un prodigieux petit livre publié en 1905 (1), et la situation présente de cette même Intelligence.

l'intelligence selon Maurras

Lorsque nous parlons d'*Intelligence*, il faut tout de suite préciser ce que l'on entend ainsi, car il pourrait y avoir un malentendu d'ailleurs très symptomatique. « *Tout d'abord, précisons, nous parlons de l'Intelligence comme on en parle à Saint Petersbourg, du métier, de la profession, du parti de l'Intelligence... Nous traitons de la destinée commune aux hommes de lettres, du sort de leur corporation et du lustre qui lui valut le travail des deux derniers siècles* » (2). Pour Maurras, l'Intelligence c'est la république des lettres, celle des écrivains. Notons que ce n'est pas la république des clercs, c'est-à-dire de tous les gens qui font profession de penser, mais dont l'activité n'est pas forcément désintéressée. Les lettres n'ont pas directement de fonction économique. Si incontestablement, elles ont une fonction sociale, celle-ci est

d'un ordre supérieur, elle concerne l'affinement des esprits et des mœurs. Leur efficacité dans l'ordre politique n'est pas niable, bien qu'elle ait évolué dans ses formes et son intensité au cours de l'histoire et l'objet de l'essai de Maurras est de retracer cette évolution. Mais il reste que ce qui fonde l'activité de l'écrivain c'est en quelque sort l'essor libre de son esprit, son mouvement dégagé des impératifs de l'économie. Sinon, l'écrivain se renie, il se ravale au niveau du clerc dont la fonction est, elle, directement économique.

Les différentes écoles marxistes ont le plus grand mal à distinguer l'écrivain et le clerc. On ne s'étonne pas de voir la pensée marxiste en général, assez indifférentes à l'art désintéressé. Puisque toute réalité est fondamentalement économique, les individus qui pensent et écrivent doivent obligatoirement s'inscrire dans le schéma des rapports de production. C'est pourquoi Gramsci caractérise la fonction de l'intellectuel de cette façon : *« Chaque groupe social naissant sur le terrain originel d'une fonction essentielle dans le monde de la production économique crée en même temps que lui, organiquement, une ou plusieurs couches d'intellectuels qui lui donnent son homogénéité et la conscience de sa propre fonction, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine économique et social : le chef d'entreprise capitaliste crée avec lui, le technicien de l'industrie, le savant de l'économie politique, l'organisateur d'une nouvelle culture, d'un nouveau droit, etc... »* (3).

Pour un marxiste, l'essai de Maurras n'a donc pas d'intérêt scientifique, il représente une sorte de mystification. Il est impensable de concevoir l'Intelligence comme une force libre qui évolue en dehors des rapports de classe et qui commande à l'histoire avec le seul prestige d'une pensée pure. La notion même d'un pouvoir spirituel, qui n'est pas l'expression « superstructurelle » du pouvoir économique d'une classe, constitue un non sens pour le matérialisme historique.

l'exemple de l'église

Il est extrêmement curieux ce constater comment deux sociologues de valeur comme Bon et Burnier (4), malgré les distances qu'ils ont prises avec le marxisme dogmatique restent imbus de ses présupposés rigidement matérialistes. Un exemple en donnera une idée, celui de l'Eglise. Pour Maurras, la situation de l'Eglise catholique est analogue à celle de la République des lettres, dans la mesure où elle constitue une force spirituelle : *« Elle est bien le dernier organe autonome de l'esprit pur. Une Intelligence sincère ne peut voir affaiblir le catholicisme sans concevoir qu'elle est affaiblie avec lui : c'est le spirituel qui baisse dans le monde, lui qui règne sur les argentiers et les rois ; c'est la force brutale qui repart à la conquête de l'univers »* (5). Pour Bon et Burnier, l'Eglise n'a d'intérêt qu'en tant qu'elle joue le rôle dévolu aux clercs dans toute société. En ce sens, son déclin commence avec la fin de la société féodale. Sous la féodalité, en effet, elle monopolise l'ensemble des fonctions intellectuelles (6), ce qui s'explique par les liens qui l'unissent à l'aristocratie foncière. Lorsque s'arrête la fonction, c'est que l'infrastructure ne correspond plus ; une nouvelle couche de clercs remplace l'ancienne qui ne subsiste plus que comme un organe témoin. L'Eglise conçue comme l'organe autonome de l'esprit pur n'intéresse pas nos deux sociologues.

deux visions de l'histoire

Maurras ne nie pas la fonction du clerc. Bien au contraire, son analyse l'amène à montrer le terrible conflit qui s'engage au XIX^e siècle entre l'homme de lettre d'une part et du clerc technicien et du clerc libéral, pour reprendre les expressions de Bon et Burnier.

Mais ici, il faut rappeler rapidement le fil de cette analyse. L'histoire de la République des Lettres fait apparaître

qu'après avoir eu toutes les prétentions de régence des esprits et de la société au XVIII^e siècle avec Jean-Jacques et le roi Voltaire, cette république a remporté sa « victoire » avec la révolution. En 1789 *les lettrés deviennent rois*. Mais cette rapide ascension n'est que le prélude d'une chute vertigineuse. Napoléon est à la fois le symbole de la victoire et de la chute. Disciple de Jean-Jacques, et homme de lettre au plus haut point, il est aussi ce terrible technicien de la guerre : « *De ce côté, Napoléon personnifie la réponse ironique et dure des faits militaires du XIX^e siècle aux songes littéraires du XVIII^e* » (7).

Au cours du XIX^e, les lettrés pourront franchir les degrés du pouvoir : « *Ce n'était plus la littérature en personne qui devait régner sous leur nom. Leur ambition était de se montrer, avant tout gens d'affaire et hommes d'action* » (8). Rejoignant les cénacles du pouvoir, ils rejoignent les clercs dont l'importance ne cesse de croître, dans la société industrielle qui naît. Maurras ne développe pas son analyse de ce côté, mais il nous est loisible d'éclairer à qu'il dit par d'autres analyses. Ces clercs, Bon et Burnier les appellent les *intellectuels libéraux*. Juristes, médecins, professeurs, notaires, pharmaciens, ingénieurs fournissent l'armature intellectuelle et le personnel de la république bourgeoise. L'homme de lettres peut entrer dans leurs cénacles ; mais c'est pour devenir clerc, homme d'affaires et homme d'action au service d'une société nouvelle, d'un monde nouveau celui de l'Industrie et de l'Argent.

Mais l'homme de lettres qui reste homme de lettres se trouve étranger, rejeté par ce nouveau monde : « *incorporelle de sa nature, incapable de posséder ni d'administrer l'ordre matériel, l'Intelligence pénètre en visiteuse cette nouvelle vie et ce monde nouveau, elle peut s'y mêler, et même y fréquenter ; elle commence à s'apercevoir qu'elle n'en est point.* » (8)

Etudiant l'évolution du monde intellectuel avec la fin des intellectuels libéraux, l'avènement des intellectuels

technocrates et la révolte des intellectuels techniciens, pas un instant Bon et Burnier ne songent à prendre en considération le sort de la république des lettres, de l'écrivain, du poète, du philosophe. Simplement, parce que de leur point de vue de sociologue, l'écrivain, le poète et le philosophe n'ayant pas de fonction économique ne jouent aucun rôle historique. Ce qui est déjà contestable au niveau de l'analyse scientifique, se révèle infiniment grave au niveau de la fonction critique du sociologue. En fait ce sont deux conceptions de l'histoire étrangères l'une à l'autre que nous rencontrons ici. D'un côté, on ne voit l'histoire que du point de vue étroit du sociologue, enfermé dans ses schémas sociaux, de l'autre du point de vue d'un esprit qui juge la qualité d'une civilisation en référence à des critères économiques, sociaux et politiques mais églament culturels, ceux qui sont témoins de la vraie richesse d'une civilisation.

soixante dix ans après

Près de soixante dix ans ont passé depuis la publication de la première édition de l'essai de Maurras. La société industrielle qu'il avait décrit s'est profondément transformée. Au clerc libéral a succédé le clerc technocrate : « *Technocrate ne signifie pas membre d'une société secrète et synarchique qui s'emparerait du pouvoir par effraction et s'y maintiendrait par sa cohésion et sa solidarité. Le technocrate n'est pas non plus le technicien au pouvoir. Il assume une fonction politique, au sens le plus large du terme. La technocratie se définit comme la couche intellectuelle qui exerce la fonction du pouvoir dans une société façonnée par la science et la technique.* » (9)

Si l'homme de lettres pouvait déjà se sentir étranger dans la première société industrielle, il l'est encore plus dans la société technocratique. Au moins, l'idéologie libérale, si elle était sérieusement infestée de scientisme, se référerait encore volontiers à l'humanisme littéraire. L'idéologie technocratique

rompt totalement avec le vieil humanisme au nom d'un pragmatisme scientifique qui préfère les nouvelles sciences humaines aux données incertaines des fonctions de l'esprit.

D'autre part, l'industrie littéraire s'est organisée selon les normes de la rationalité économique. L'écrivain est encore moins libre, son sort est aux mains d'immenses trusts maîtres de l'édition et de la distribution. Les études de marché indiquent avec précision ce qui se vendra ou ne se vendra pas. Si l'écrivain veut vivre avec dignité, qu'il fasse du Papillon. Non, l'écrivain n'est pas non plus, et encore moins de ce monde-là. Si les conditions ont changé, la terrible conclusion de Maurras en 1905 est plus vraie encore : « *pour ronger les os, se rouler au niveau des chiens.* »

la question universitaire

En 1905, Maurras montrait l'importance du problème universitaire : « *Par les moyens scolaires qui lui appartiennent, l'Etat s'applique à prolonger une situation qui maintient le crédit de cette Intelligence, derrière laquelle il se dissimule pour mieux dissimuler cet Argent par lequel il est gouverné.* » (10) L'Etat, fondé de pouvoir de la bourgeoisie disait Marx, gardait en effet le prestige des lumières. C'était Clémenceau qui déclarait que *la souveraineté de la force brutale est en voie de disparaître et que nous nous acheminons, non sans heurts, vers la souveraineté de l'Intelligence.* (11). Au moment même où elle affirmait cette prétention, la république suscitait au travers de son université la formation d'un véritable prolétariat intellectuel, prêt à la révolte, à une révolte sauvage. Il ne faut pas croire, affirmait Maurras, que cette turbulence pourra grand chose contre l'ordre établi. La finance pourrait bien s'allier avec le prolétariat pour réduire l'insurrection des mendiants lettrés.

Aujourd'hui, la question universitaire a pris une ampleur telle que certains ne

craignent pas de voir dans le monde étudiant la force révolutionnaire qui prendra la place d'une classe ouvrière défaillante. Les meilleurs sociologues, un Alain Touraine par exemple, (12), analysent sa révolte comme un refus de rentrer dans le jeu de la caste technocratique. Il y a certainement beaucoup de vrai dans sa thèse, comme dans celle qui veut que les techniciens se révoltent contre la dictature technocratique et sa rationalité. Mais je ne peux que déplorer l'absence d'une réflexion plus approfondie sur la notion de révolution culturelle. Les étudiants en 1968 ne se sont pas contentés de contester les formes et la rationalité du pouvoir. Ils ont mis en cause la finalités de la société et de la civilisation. Ce n'est donc pas la seule question du *changement* social qui est en cause, mais la trajectoire même de la vie, le sens des choses.

Or c'était une des fonctions de l'Université que de poser la question des fins et du sens. Ce n'est pas en imposant la rationalité technicienne contre la rationalité technocratique que l'on répondra à cette question. C'est en reconnaissant loyalement et nettement la place qu'il convient de faire aux activités désintéressés de l'esprit, en reconnaissant la fonction humaniste de l'Université et en réfléchissant du même coup au statut de la république des lettres. Il faut là encore prendre garde que l'alliance des technocrates et des techniciens contre une révolte qui semblerait nihiliste ne se solde par une nouvelle défaite de l'Intelligence.

L'ENJEU

Tenter de reposer en 1972, la question de l'Avenir de l'Intelligence c'est très exactement prendre la mesure des travaux qui attendent les sociologues maurrassiens. Par chance, il se trouve que toute une tendance actuelle de la sociologie semble avoir redécouvert par d'autres voies le souci qui doit présider à ces travaux. Edgar Morin, écrivant son *Introduction à une politique de l'Homme*, (13) se retrouve d'emblée sur notre chemin.

Ce qui a manqué trop souvent à la pensée sociologique du XIX^e siècle, c'est une anthropologie fondamentale. Ce qui frappe dans les essais des meilleurs sociologues contemporains, c'est leur difficulté à introduire au cœur de leur discours le *sujet de l'histoire*, non pas le sujet abstrait que la sociologie marxiste avait rejeté avec quelque bon droit, mais le véritable sujet de l'histoire, sujet continuel d'étonnement, universel et radicalement différent à la fois.

Si l'homme est remplacé au cœur du

discours sociologique, l'essai de Maurras ne paraît plus absurde. Il ne paraît plus ridicule ou inconvenant de parler de la république des lettres.

La fonction de l'écrivain, du poète et du philosophe, c'est essentiellement de nous parler de l'amour et de la mort. Cela n'a l'air de rien, mais c'est tout de même l'enjeu de la vie. Une civilisation qui bafoue cette fonction est indigne. C'est une civilisation forcément totalitaire, régressive.

Gérard LECLERC

- 1) *L'avenir de l'Intelligence* est le principal essai d'un recueil publié sous ce titre, recueil où l'on trouve également trois autres essais : *Auguste Comte, le Romantisme féminin, et Mademoiselle Monk*
- 2) *L'Avenir de l'Intelligence*
- 3) A Gramsci, *Œuvres Choisies*, Paris, Editions Sociales — 1959, p. 432-433 Cité par F. Ron et M. Burnier in *Les Nouveaux Intellectuels* Le Seuil.
- 4) Co-auteurs de deux essais fort intéressants publiés dans la collection *Politique* du Seuil, *Les Nouveaux Intellectuels* et *Classe Ouvrière et Révolution*
- 5) *L'Avenir de l'Intelligence*, préface.
- 6) *Les Nouveaux Intellectuels*.
- 7-8) *L'Avenir de l'Intelligence*.
- 9) *Les Nouveaux Intellectuels*.
- 10) *L'Avenir de l'Intelligence*.
- 11) cité par Maurras.
- 12) Alain Touraine : *Le Communisme Utopique*. Voir aussi *Université et Société aux Etats-Unis* (Le Seuil).
- 13) Le Seuil. Voir aussi l'ensemble de l'œuvre de Morin.

Le Projet Maurrassien

Le Projet maurrassien ne se formule qu'en radicale opposition avec la Révolution, et n'a de raison d'être que parce que le système révolutionnaire accumule outre mesure les menaces de mort ; ce projet ne peut naître qu'en voulant « positivement » la VIE.

— Cela est inné, dira-t-on.

Certes, malgré le baillon démocratique et la vie d'artifices qu'il nous fait, « la nature revient au galop ». Malgré toutes les incompatibilités théoriques entre la Société calquée sur le **Contrat Social** et des intérêts particuliers organisés (1), le Syndicalisme est venu à l'assaut de la

République. Les belles images du film de Maurice Clavel nous disent aussi combien est naturel « le Soulèvement de la Vie » contre la Techno-bureaucratie (2).

De même les premières fermentations qui ont préludé à la naissance de l'Action Française avaient comme motifs essentiels : sauver la personnalité provençale, pour l'un, laisser libre voie à l'organisation communale, religieuse, ouvrière, pour les autres — donc sauver notre être, dans toutes ses dimensions.

Tous en ont contre le carcan mortel du régime et de son caractère idéologique. Seulement, rien ne garantit le succès de ces velléités de vie.

OUI à la vie

Ainsi, puisque la Révolution table sur cette barbarie toujours latente dans l'homme qu'est le refus de l'Etre, il n'est pas inutile de se rappeler que Maurras a connu cela. Sait-on assez son Nihilisme des débuts et sa tentation du suicide ? Dire OUI à la Vie n'est donc pas évident. On ne le veut vraiment que si l'on en a mesuré le bienfait. Or, cette expérience transparaît dans la préface de **Sans la Muraille des Cyprès** ; alors que son très jeune frère acquiesçait à tout par des « Allez, allez, allons », Charles, l'adolescent, « se faisait perpétuellement opposition à soi-même pour boudier son plaisir ou pour le contester. »

Ainsi voulut-il la mort des quelques cyprès de sa maison, mort souhaitée par le métayer, mais contre l'avis de toute la famille ; « Je ne pris parti contre nos beaux cyprès qu'en raison de leur charme mystérieux et de cette beauté contre laquelle je voulais me mettre en garde, au nom de quelque chose de meilleur encore, pour y faire un sacrifice dont la peine me semblait avoir aussi sa beauté. »

Résistance à la vie et à sa tradition, « antiphysie stoïcienne »... voilà comment plus tard Maurras qualifie cette attitude de jeunesse. Et puis Michel Mourre se plaît à l'étymologie imagée qui traduit « Maur-ras » par « mal rassasié », pour nous rappeler l'importance de l'être de désir dans l'itinéraire de Charles Maurras (3). Dans le conte autobiographique du **Mont de Saturne**, en effet, Denys Talon médite sur lui-même et sur « **ce dégat de forces qui divergent au lieu de converger, qui s'écoulent, s'épuisent sans pouvoir se satisfaire** » ; donc désir éternel, irrassasié, c'est bien cela. Oui, c'est cela, mais en quoi est-ce tellement mien ? Y-a-t-il rien au monde de plus humain ? Telle n'est-elle pas la constante de l'universalité des êtres sentants ? Mon ami Maurras ne s'en faisait pas pour si peu. Notre grand Mistral lui avait envoyé un de ses livres qui portait en dédicace le calembour : « **té, mau-ras, manjo e bèn** », « Tiens, mal rassasié, mange et bois » (4).

L'éternel insatisfait fuirait l'Etre pour l'Utopie ; du moins l'indifférence n'est pas de son fait. Simplement la Vie le dérange, le dérouté, parce qu'elle exige des soins qui vous engagent. Il écrit : « La vie m'est échue comme une surprise extraordinaire, je ne m'y suis jamais bien accoutumé ni parfaitement reconnu ». (5)

Nous sommes embarqués dans du précaire. Se tenir à l'écart serait tellement séduisant... Mais au vu des cyprès gisants qui saignent, Maurras mesure ce qu'il perd de tangible ; et le revirement se produit : il cherche alors comment s'adapter à la vie et il n'aura de cesse de replanter durant toute sa vie. (6) « J'ai cherché comme l'unique moyen de m'adapter à l'existence les lois suprêmes qui la règlent pour cadencer le mouvement de cette aventure inouïe » (7).

Sans cette discipline, la vie fait peur. Le Surréalisme vitaliste, le Soulèvement de la Vie opéré n'importe comment lui font horreur (8). Ils sentent la mort. Plus tard, la lutte de Maurras contre le Romantisme conservera ce fondement qu'il est en train de découvrir : il ne s'agit pas pour autant de brimer les natures, mais justement de la sauvegarder ; il ne s'agit pas d'étouffer les passions, mais de les garder contre elles-mêmes.

Qui ne voit l'aspect exemplaire de cette démarche, aujourd'hui où la jeunesse pousse l'amour de la Vie au paroxysme et risque en fait de se jeter dans le néant suicidaire. C'est l'homme qui a approché le suicide qui nous dit combien, « dans son mouvement naturel », ce qui est vivant intimide, inquiète et gêne, tant sont « misérables les intervalles de l'être et du néant » (9). La Vie en soi n'est pas défendable. Il faut en avoir mesuré la fragilité pour en sentir le prix. Alors seulement on sait en tirer profit « sachant le risque général inhérent à la vie, dont le propre est d'ailleurs de se dévorer elle-même, on trouvera normal chaque accident de la catastrophe de l'existence. Le rare et le beau (auxquels on décide alors d'œuvrer) ne consistent qu'à capter pour les rendre utiles les énergies de cette longue course, ou plutôt de cette longue chute à la mort » (10).

On trouvera ce texte bien « fin de siècle », bien pessimiste. Peut-être, mais le propos n'a rien de négatif. Au contraire, puisqu'on a décidé d'œuvrer.

Et si nous regardons maintenant en arrière, quel chemin Maurras a parcouru depuis sa période suicidaire... avec le « funeste Pascal », avec Kant comme maîtres, il était tiraillé entre deux tentations résultant de son incapacité à savoir le destin de l'homme et « l'être de son être » : ou bien fermer les yeux en vivant avec frénésie (et c'est l'Hédonisme) ou bien mettre un terme à ce non-sens qu'est la vie (et c'est le suicide) (11). Entre ces deux variations toutes romantiques et qui, Schopenhauer aidant, allaient jusqu'à l'absurde, Maurras était « sabordé, archisabordé... mais quelque chose surnageait : l'instinct de la Vie », et un incorrigible besoin d'intelligence sur elle. Le témoignage en est tout au long du *Mont de Saturne*, mais la lucidité n'est complète que lorsqu'il parvient « au point de scepticisme supérieur qui délie le langage et qui affirme sans effroi » (12).

Mais pour adhérer, il a fallu à Maurras sortir de la fascination devant l'Être pour arriver à l'admiration devant son Ordre, devant ce fait qu'il a des énergies qui offrent prise à notre action, parce qu'il a des Lois qui s'offrent à notre intellection. « On dit : la Vie, la Vie. La Vie, elle est dans deux et deux font quatre comme dans un premier baiser ou un dernier soupir. On s'imagine ne pouvoir saisir la vie que dans les cas particuliers qu'on isole du reste. Or, c'est dans ce reste très général que la vraie vie est rassemblée le plus puissamment, et s'exerce le plus profondément » (13).

une philosophie de l'ordre

L'unique moyen de s'adapter à la vie, lions-nous à l'instant, c'est y chercher sa cadence et sa règle. C'est la philosophie de l'Ordre en fin de compte qui permet de n'être plus étranger à l'aventure, mais de s'y faire acteur. Car il s'agit bien de donner le pas à la volonté libre, mais cela

passe par la reconnaissance des lois nécessaires. Sans quoi, tous les Soulèvements de la Vie échoueront. Et s'ils devaient échouer, mieux vaudrait se réfugier derrière le quatrain pessimiste et « pisithanate » de Michel-Ange qui séduisit un moment Maurras : « Oh, ne l'éveillez pas ! cher lui est son sommeil et plus chère encore son essence de pierre. Ne pas voir, ne pas sentir, lui est une grande grâce. » Car retenons ces lignes de la postface du *Chemin de Paradis* : « autant il me semblait toujours beau et bon de vouloir vivre en sublimant tout ce qui vit pour une cause digne d'entiers sacrifices, autant je me sens l'âme entière cabrée et mise en garde contre le vain et vide panégyrique de l'action pour l'action, l'éloge indéfendable de l'effort pour l'effort. Seule l'idée justifie l'être et sa cause finale juge le mouvement ».

Toute réaction ne peut donc être une simple protestation. Maurras aussi a connu ce stade tout négatif, mais il apprendra à exorciser ses démons. Henri Massis nous rappelle ce cri qui lui échappa lorsqu'il apprit la disparition du jeune Octave Tauxier : « Non ! On ne meurt pas. » (14).

Cette stupeur devant l'invraisemblable, cette instinctive horreur du non-être (15) sont déjà tout le fondement positif de l'œuvre de Maurras, depuis sa Poétique jusqu'à sa Politique. « Je suis né, je suis fait pour la lumière, accorde-moi d'éterniser le jour » (16), telle est sa prière. Pour lui, aimer un être, c'est lui dire « Tu ne mourras pas ». C'est, plutôt que protester contre tout ce qui passe et détruit, plutôt que de s'apitoyer, chercher à se protéger contre le Temps et la Mort dont les assauts sont sans répit. C'est s'armer de doctrine perpétuellement dressée contre tout ce qui tend à amoindrir, à dissocier, à corrompre l'ordre des choses et des êtres, bref, à introduire des germes mortels dans les esprits et les institutions, dans l'Homme comme dans la Cité.

Maurras échappe donc aux Métaphysiques vaines en décidant d'agir dans son ordre, sur ce qui peut dépendre de nous ; « L'homme est un animal si tristement

fait qu'il a besoin de se mettre en bons termes avec ce qui n'est point sujet à la mort » (17).

Certes, il est un mystère du Mal qui peut nous choquer. « Quel problème que la seule existence de la haine, et quel mystère que ce fait palpable de l'obscur et radicale méchanceté d'un être comme l'homme, qui ne peut rien que par une forme ou une autre de la bonté ! » (18).

Eh bien, on s'attachera à donner force et durée d'institution aux seuls traits de bonté de l'homme « justement parce qu'il est ingrat et léger, parce que l'oubli et l'instabilité lui sont ordinaires, l'homme s'est aperçu de bonne heure qu'il lui faut rechercher dans le Temps qui **change sans cesse** des points de repère immobiles, d'invariables points d'appui, toutes les fois qu'il tient à réaliser un dessein de quelque importance, qu'il veut être fidèle à son but et à son amour » (19).

De la même façon, c'est en recherchant les lois de l'Ordre que l'on évitera l'anarchie, le brillant intellectuel ou le frisson esthétique.

Ces désordres nous menacent, mais on ne s'en offusquera plus, « cela est presque aussi accablant pour l'esprit que ce problème du mal des choses au sein d'un univers dont les spectacles généraux paraissent attester certains parti-pris bienveillants ou même complaisants pour le pauvre peuple des hommes. **La dialectique de l'Amour** passe outre aux réticences de l'esprit d'examen. Elle nous emporte et nous traîne par tous les cieux. Elle y cherche, elle y redemande une éternité intellectuelle qui lui fasse revivre, comme le voulait Lamartine, « non plus grands, non plus beaux, mais pareils, mais les mêmes », ces jours pleins, ces instants parfaits où la fibre a tenu, où le beau a duré, où ce qui était fait pour s'unir se subissait ni amputation, ni rétraction, ni déchirement. Tandis que ces pensées roulaient sur les parties hautes de mon esprit, il était impossible de ne pas reconnaître qu'elles me ramenaient dans les voies royales de l'antique espérance au terme desquelles sourit la bienveillance d'un dieu » (20).

une dialectique de l'amour

Avec l'ordre, c'est donc l'amour et sa durée qui redeviennent possibles. Et si la vie est fugitive et toute construction en conséquence fragile, appuyons-nous sur ce qui dépasse le Temps. « Ce ne sont pas nos travaux, nos affaires, ni surtout l'effort de notre œuvre commune qui sont choses vaines : c'est nous qui parlons » (20).

N'étant pas des individus en transit, notre raison ne favorise la vie et ses œuvres qu'à condition de s'accorder à une « Raison Générale », la Tradition (21). « Dans l'ordre naturel, il n'existe ni limite, ni frein à l'usage que les passions et les intérêts, le vice et le crime peuvent faire des moyens de tout ordre placés à leur disposition. La nature ne se modère pas elle-même. Elle a l'idée de la justice, mais elle n'est pas juste (22). Elle connaît les mesures de la raison : elle ne se les applique toute seule que de manière occasionnelle, rare, à l'aventure et par un accord toujours difficile d'institutions puissantes et de mœurs ennoblies. Pour que la raison obtienne une autorité durable et permanente, il faut des autorités situées hors du temps, hors de l'humain et plus hautes que la terre, ce qui fait penser à cette nécessité d'une aide divine à laquelle songeait peut-être Platon » (23).

Donc, pour reprendre les termes du chapitre « Barbares et Romains », on n'échappera à « la vivante armée de la mort », on ne dira efficacement **oui** qu'en voulant et l'Être et la condition de l'Être, c'est-à-dire la limite qui configure sa forme, son ordre, sa loi : « Les déclamateurs qui s'élèvent contre la règle ou la contrainte au nom de la liberté ou du droit sont les avocats plus ou moins dissimulés du néant. Inconscients, ils veulent l'Être sans la condition de l'Être, et conscients, leur misanthropie naturelle, ou leur perversité d'imagination ou quelque idéalisme héréditaire transformé en folie furieuse les a déterminés à rêver, à vouloir le rien.

Le négatif n'est pas catholique ; il tend à nier le genre humain... Ne le croyez pas s'il soutient qu'il nie seulement le frein, la chaîne, la délimitation, le tien : il s'attaque à ce que ces négations apparentes ont de positif » (24).

Retenons enfin la magnifique exclamation de Maurras : « ce qui m'étonne, ce n'est pas le désordre, c'est l'Ordre ».

Et Massis de nous expliquer le mot : « L'Ordre n'est que la définition de la Vie la plus dépouillée de l'accident et la plus universelle. L'Ordre n'est ni contrainte, ni amputation, mais tendresse tutélaire pour la chair et pour l'âme des hommes et des choses, à qui il permet de naître, de grandir, de continuer d'être. L'Ordre n'est que la forme la plus terrestre, la plus haute et la plus générale de l'amour, un effet de la transcendance divine, de la Bonté infinie » (25).

On comprend alors jusqu'où mène l'itinéraire du grand esprit qui fut, un temps, révolté et nihiliste : et Maurras de professer sans ambages que : « sans l'unité divine et ses conséquences de discipline et de dogme, l'unité mentale, l'unité morale, l'unité politique disparaissent en même temps ; elles ne se reforment que si l'on rétablit la première unité. Sans Dieu, plus de vrai, ni de faux, plus de droit, plus de loi. Sans Dieu, le principe de l'examen, qui peut tout exclure, mais qui ne peut fonder rien, subsiste seul. » (26).

Peut-être a-t-on ici trop insisté sur ce qu'il est possible d'appeler la conversion de Charles Maurras à l'esprit « positif et Romain » (27). Mais celle-ci nous paraît pédagogiquement exemplaire au moment où notre « civilisation excrémentielle », comme dit Clavel, ne nous offre guère de raisons de vivre.

empirisme organisateur

L'autre préalable au Projet maurrassien, le choix de l'**Empirisme Organisateur**, n'est en fait que

l'application de cette même ligne positive qu'on vient de voir, mais au domaine cette fois du « Connaître ».

La Révolution ne s'est trompée en politique que parce que, subversion de la Raison tout d'abord, elle a méconnu le réel. Ce n'est pas pour autre chose que Maurras sera si dur pour Kant, Rousseau ou Bergson. La réaction doit être intellectuelle d'abord, et nous sortir des ornières où l'esprit s'est perdu. Il s'est perdu au point de rendre de plus en plus grave les dialogues de sourds entre écoles de pensée et entre les diverses disciplines, et aussi de couper tout lien fructueux entre les intellectuels et les praticiens.

C'est là un des symptômes de ce qu'à la N.A.F. on appelle très souvent « la crise de civilisation et de l'Intelligence ». Mais qui l'a mieux prophétisé que Charles Maurras ? « On voit venir le temps où les hommes d'action seront tous d'un côté, les hommes de science de l'autre ; il y aura dans l'entre-deux les hommes de plaisir.

L'homme complet sera un type plus oublié et plus perdu que le mammoth » (28).

Or, il faut voir que le problème s'est posé en des termes analogues pour la première Action Française. Le désordre est d'abord dans les esprits, y disait-on. Le drame du siècle, c'est son Nominalisme : Louis XVI n'a pas capitulé devant les canons, mais devant Fénelon ; à la fin du XVIII^e siècle, ce n'était plus la Monarchie qui gouvernait la France (29), mais la « philosophie des Lumières », c'est-à-dire les Nuées (30).

Et le nœud du débat de Maurras avec l'Intelligence de son temps a été là. Henri Massis remarque que « ce peuple est devenu si incertain dans sa pensée, si incapable de la régler sur une exacte vue des choses, que sa fermeté dans l'acte du combat et dans la **volonté de vivre** en a été atteinte » (31).

Il nous faut donc, pour notre stricte conversation même, être une Ecole de pensée qui conquière les esprits jusqu'à faire passer à l'acte notre Projet.

Mais qu'avons-nous donc à apporter ?
Une **Méthode**, et par elle la santé.

— Quelle méthode ?

Eh bien, exactement dans la même ligne que précédemment où vaincre la Révolution exigeait de dire Oui à la Vie, il faut ici dire oui au réel.

Car c'est pour s'être enfermé dans sa tour d'ivoire après Descartes que la Raison a quitté le Réel, qu'elle a perdu connaissance avec l'homme et, en prétendant le régir, l'a abandonné aux aliénations d'aujourd'hui. A l'exemple d'Auguste Comte, le projet maurassien est précédé d'un « retour au réel ».

Redéfinissons donc l'intelligence comme « la fonction du réel » ; à son service est une fonction particulière, la « raison raisonnante », c'est-à-dire la méthode déductive dont Descartes a fort bien parlé et qui a légitimement libre voie en Mathématiques. C'est elle qui établit les Postulats (ainsi celui d'Euclide) ; mais les postulats n'existent pas dans les autres sciences. Certes, en Astronomie, il y a une telle régularité de phénomènes qu'ils peuvent être traduits en formules. Cependant la formule ne précède pas l'expérience ; elle la suit. Ou du moins, elle n'a pas de valeur tant qu'elle n'est pas confirmée par l'expérience. Et dans toutes les autres disciplines, la raison doit se régler sur la réalité, par l'observation qui donc est première et qui est la véritable source de la Connaissance.

L'intelligence est ce qui féconde le réel. Marcel de Corte dit du concept qu'il est « le fils des justes noces de l'intelligence et du réel ». Effort d'adéquation avec les choses, l'intelligence doit être « l'exacte mesure des choses », où, plutôt elle est ce qui ordonne les choses en se laissant mesurer par elles.

Le projet révolutionnaire a obtenu l'inverse d'une libération de l'homme parce que, divinisant la Raison raisonnante et abstraite, et refusant l'Expérience de la Tradition, il a préjugé de l'ordre des faits et de leurs rapports, au lieu de les constater. Au lieu d'ordonner des faits, cette Raison souveraine invente,

crée et transforme à son gré l'homme et les choses (32). Bossuet avait déjà stigmatisé ce « dérèglement qui consiste à croire que les choses ne sont pas ce qu'elles sont mais telles que nous voudrions qu'elles fussent ».

Le XVIII^e siècle y est tombé, lui qui a prétendu soumettre les choses, les faits et les hommes à une Raison rendue ainsi nécessairement abstraite et fatalement arbitraire. Cette Révolution dans la pensée donne des mythologies comme Le Contrat Social ou les traités d'Economie Politique Libérale (33). « Commençons par écarter tous les faits », ose dire Rousseau en tête de son Discours sur l'origine de l'inégalité.

Par exemple, derrière le mot « Démocratie », auquel tous tiennent tant, qu'y a-t-il ? Y-a-t-il un pays, une France, des Français ? Non, il y a derrière ce mot une Idée, un Droit enfanté par notre cerveau une pseudo-exigence de notre conscience intime. Il n'y a nulle étude de la réalité extérieure, de ce que réclame par exemple comme forme de gouvernement la prospérité de ce pays. Et on le modèlera sur cette idéologie. Un Jacobin s'écriait : « périssent cent mille fois vingt cinq millions de Français plutôt qu'une seule fois la République une et indivisible ».

Auguste Comte s'est fort insurgé contre ces manifestations de « l'esprit métaphysique » où les Sciences sociales sont restées, alors que « l'esprit positif », lui, a pénétré déjà toutes les Sciences de la nature (34).

La nature est-elle constituée sur un principe et la Société humaine sur un principe tout opposé ? se demande-t-on alors.

— Non. La Science politique définie par Maurras, quoique autonome, n'est pas sans communication ni analogie avec toutes les autres sciences, la biologie par exemple (35). Le tout est de l'arracher au décret volontariste et idéaliste autant qu'irréaliste de la « Volonté Générale » constituante.

Les sociétés ont une « nature » et des lois que l'esprit positif observe, quand

l'esprit négatif les a niées par un trop fol amour du raisonnement hypothético-déductif. Paul Bourget disait dans la Préface de ses Œuvres Complètes ; « toute création humaine a pour première condition d'être réaliste. Tout est soumis à des lois que nos révoltes ne changent pas, non plus que nos désirs. Un Ancien disait : **Ducunt volentem, nolentem trahunt**. C'est aussi la formule de Bacon : **Nemo naturae nisi parendo imperat**.

Et Maurras traduit de façon approchée le Sage antique : « les lois du monde existent... Elles tirent par les cheveux et à coups de pieds quelque part ceux qui les ignorent ; elles dirigent ceux qui les reconnaissent et qui les étudient, comparables à ces amicales constellations qui veillent sur le voyageur » (36).

une antropolitique expérimentale

C'est donc une anthropolitique expérimentale qui nous sauvera des voies de garage de l'« homo œconomicus », de « l'homme générique » de Marx ou du « citoyen né enfant trouvé et mort célibataire » (37) du très démocratique Code Civil. Notre exposé central consistera, un peu plus loin, à dire les leçons à tirer de l'anthropologie maurrassienne ; mais le préalable était dans ce projet épistémologique de refaire connaissance avec « l'homme que l'homme connaît », avec l'homme compris dans toutes ses dimensions — et non d'après les seules exclusives d'un Sartre ou d'un Foucault. Le premier ne parle de l'homme que comme une Liberté ambulante, un libre-arbitre « autodéterminant absolument et capable de tout justifier ; le second ne connaît plus au contraire que les structures, proclame la mort de l'homme et, devant le Langage, dira « ça parle » !

Il est possible de les réconcilier, de même qu'il faut réconcilier la Raison et la Tradition, c'est-à-dire ne méconnaître ni l'une ni l'autre, mais leur redonner leur place respective : l'expérience d'abord, la raison ordonnatrice aussitôt après. Ainsi disons-nous : « la vraie tradition est cri-

tique » (38), et retenons-nous ce mot emprunté à l'école historique d'un Taine ou d'un Sainte-Beuve : « l'empirisme organisateur », ce qui nous fait rejoindre tous les penseurs traditionnels, depuis Aristote jusqu'à Joseph de Maistre qui nous dit : « l'histoire est la politique expérimentale ».

Les fonctions de l'intelligence étant ainsi remises en ordre, on comprend alors l'abîme qui sépare le culte révolutionnaire de la « déesse Raison » de l'« Invocation à Minerve » par Maurras (39).

Le premier servait de prétexte à chaque Individu pour se soustraire au Réel et au Social, obligeant à recourir en politique à la stupide et totalitaire « loi du nombre ». Mais Auguste Comte encore a dit fort bien qu'on ne réussirait jamais à construire avec les principes négatifs qui avaient servi à détruire (40).

L'esprit d'examen infini n'a guère de chance de promouvoir l'homme. Il a un amer goût de néant, puisqu'il ne peut rien affirmer. L'« âge métaphysique » doit être provisoire ; l'état normal, c'est un heureux dogmatisme, que Massis nomme « le Oui franc, viril et fécondant ».

Et ici, les six premières pages de **L'Ordre et le désordre** de Maurras (41) nous disent la dette — et ce doit être la nôtre aussi — envers les Grecs.

La liberté qui, dans l'exercice de l'intelligence, s'appelle tolérance et curiosité ne produit rien. Aussi barbare que le vitalisme dont nous avons dit l'horreur qu'il inspirait à Maurras, l'hospitalité aux traits multiples de l'érudition n'est pas satisfaisante. Si l'on veut vivre et agir, il faut l'unité d'un principe, « il faut sortir de cet état de liberté comme on sort de prison ».

« La libre pensée est la pensée indéterminée ; c'est la pensée libre d'elle-même et par conséquent destructrice d'elle-même. C'est une pensée vague et qui se renie en vaguant » (42).

Et l'hommage à la Grèce court tout au long d'**Anthinéa** : « l'esprit de la Grèce naquit en même temps que sa déesse. Tout ce qui s'agitait dans l'homme acquit une humaine valeur. Par exemple un savant cessa d'imaginer que le savoir consiste en un amas de connaissances. Il chercha l'**Ordre** qui les fixe et qui leur donne tout leur prix : où le Roi Salomon faisait des catalogues, les prédécesseurs d'Aristote essayaient cette liaison, cette suite auxquelles on donna le nom sacré de « Théories »...

Tout comme en art, on vit que le bonheur ne tient pas à la foule des objets étrangers dont la commune cupidité s'embarrasse, ni à l'avare sécheresse d'une âme qui se retranche et veut s'isoler. S'il importe que l'âme soit maîtresse chez elle, il faut aussi qu'elle sache trouver son bien et le cueillir en s'y élevant d'un heureux effort...

Le propre de cette sagesse (qui vise l'Ordre et la Qualité) est de mettre d'accord l'homme avec la nature sans tarir la nature et sans accabler l'homme. Elle nous enseigne à chercher **hors de nous les équivalents d'un rapport qui est en nous**, mais qui n'est pas notre simple chimère (43).

le règne de l'idée

Hors de nous donc : l'expérience du Multiple, du particulier. Puis, en notre raison ; l'effort de composition, de gradation, de hiérarchie autour d'un centre, l'Unité, qui atteste « l'intellectualité et l'humanité ». Telle est en effet la leçon de la Grèce. « Là où elle n'échoua point, dans les choses où elle excella, la Grèce donne une leçon de communauté sociale, d'unité intellectuelle, d'ordre vivant. Ce qui est un est un, ce qui n'est pas un se rapporte à l'Un. Eurythmie, harmonie dans la sphère des Arts. Dans les sciences, classification rationnelle. Rien de plus opposé à l'art romantique, à la culture germanique, à l'esprit de la Révolution et de la Réforme, à toute conception tendant à canoniser et

à tenir pour autant de règles les singularités de la conscience de chacun. Tout au rebours de cette diversité hideuse, la science est l'unité de la connaissance » (44).

Dans ce domaine, le « miracle grec » est à l'image de sa réussite esthétique à l'âge classique : « en aucune des merveilles grecques, l'individu ne se confesse. En art, la beauté ne vise ni à l'original, ni à l'étrange ; la statuaire veut le vrai général et vise à la beauté typique, à la fleur de vie éternelle. « L'homme et non l'homme qui s'appelle Callias ». Cette parole du plus grand esprit de la Grèce après Phidias mesure le dédain qu'auraient opposé, de nos jours, l'intelligence et la sensibilité de la Grèce aux efforts variés de ce que nous appelons l'Individualisme ».

La Naissance de la Raison, et sa leçon d'universalité, est en effet le « Noël » qui est à la base de la révélation maurassienne. La découverte de l'Ordre et de sa fécondité s'étant faite, chez Maurras, au contact de l'Art, c'était la clé enfin trouvée au problème de l'homme. L'Art est l'Ordre lui-même et « la beauté est l'éclat du vrai » (45).

L'art a ce privilège de savoir communiquer, de pouvoir exprimer ce qui, dans l'Être, est l'essentiel - capable - d'éternité, « l'art traite de la nature la plus intime de l'Homme » (46).

Il est le carrefour de l'Intelligence et du Cœur et il est lié à l'homme jusque sa nature essentielle et générique. Le Beau touche « l'homme parfait » et témoigne qu'il est un Homme universel, dont le seul trait spécifique est la raison. Ceci dit, il n'y a chez Maurras nulle trace d'un Rationalisme qui sacrifierait tout à une Raison impérialiste car c'est seulement « sur son plan, dans son ordre, sur l'objet dont elle est maîtresse (que) la raison est inébranlable, (qu')elle a pour elle l'éternité » (47). Et donc, il faut s'ouvrir à la diversité du réel, il faut aussi l'organiser, l'unifier en la soumettant à l'éminente faculté de la raison. « D'abord tout était confondu. L'Intelligence vint et distribua toutes choses ». Le vieil

Anaxagore dit ici « diécosmèsé », c'est-à-dire « mit en ordre, trouva un cosmos dans ce qui semblait être un chaos ».

Et si l'on oubliait cette base féconde de toute connaissance, d'ailleurs étonnamment analogue au problème esthétique et à la réalité anthropologique, on ne comprendrait plus la leçon des Grecs. En relisant l'article « Universalisme et Humanisme » de Gérard Leclerc (48), on évoquera cette maladie de la haute raison qui remonte peut-être au XIII^e

siècle avec un **Duns Scot** : l'individu alors, d'accident, devient essence, et forme même — ce qui revient à le fermer sur sa différence, à lui ôter toute signification générale, toute soumission à l'espèce et à son ordre. C'est le soustraire à la prise de la raison qui ne trouve plus en lui ce même de l'espèce (49).

Contre cette philosophie qui court à l'Absurde, Maurras indique la voie du salut : réintroduire l'équilibre entre les diverses fonctions de l'intelligence.

Raoul GAILLARD.

* Maîtrise de lettres classiques, Diplômé de l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble.

- 1) C.f. Les lois d'Allarde et Le Chapelier de 1791.
- 2) On se souvient du « Face à Face » télévisé de Décembre 1971 entre M. Clavel et J. Royer à propos de la censure.
- 3) Michel Mourre, **Charles Maurras** (Ed. Universitaires Classiques du XX^e siècle — 1958) p. 75.
- 4) Charles Maurras, **Le Mont de Saturne**, « Conte moral, magique et policier » (Les Quatre Jéudis — 1950) p. 112.
- 5) Charles Maurras, **Sans La Muraille des Cyprés**, (Op. Cit) p. 40.
- 6) Une visite à sa maison du « Chemin de Paradis », à Martigues, le prouve encore...
- 7) **Sans la Muraille** (Op. Cit) p. 40.
- 8) Cf. Postface de 1921 au **Chemin du Paradis**, Ch. VIII. (1^{ère} édition, Calman-Lévy, 1893. In « Œuvres Capitales » (O.C.) I p. 55.
- 9) Charles Maurras, Gazette de France 4-XII — 1899.
- 10) Charles Maurras, « Action Française » du 31-XII-1908.
- 11) La question nous semble fort bien étudiée par Léon S. Roudiez dans son « **Maurras jusqu'à l'Action Française** » (André Bonne, Paris — 1957).
- 12) Charles Maurras, Gazette de France, 4-XII — 1899.
- 13) **Sans la Muraille**, (Op. Cit) p. 39.
- 14) Cf. Henri Massis, **Maurras et notre temps**, (Plon — 1951, 2 vol.).
- 15) En Art poétique, Cf. **Barbarie et Poésie** : contre le « vide » mallarméen ; et sur Mallarmé, « Ce spirituel habilleur du néant », in « Bons et Mauvais Maîtres » (Œuvres Capitales, III, p.359, tiré de **Poètes**, Le Divan, Paris — 1923)
- 16) Vers du **Colloque des Morts**, VII (Musique intérieure, Grasset — 1925, p.250), in « Mortuaires » O.C., IV p. 422.
- 17) Charles Maurras, A.F. du 9-XII — 1923.
- 18) Charles Maurras, **Sans la Muraille**, p. 52 ; et aussi dans **La Musique intérieure** (Grasset — 1925)-ch. V p. 80, réédité in O.C. tome IV, p. 408.
- 19) Charles Maurras, A.F. 31-XII — 1908.
- 20) Charles Maurras, A.F. 31-XII — 1908.
- 21) On use ici du synonyme du mot « tradition » qu'affectionnait Bonald.
- 22) Il faut rapprocher cette attitude toute romantique de la passion de George Sand et de Musset analysée par Maurras dans **Les Amants de Venise** (in Œuvres Capitales, tome XIII, Flammarion — 1954).
- 23) **Sans la Muraille**, (Op. Cit) p. 54.
- 24) **Barbares et Romains**, (La Politique Religieuse), p. 398.
- 25) H. Massis, (Op. Cit).
- 26) **Sans la Muraille**, (Op. Cit) p. 53-54.

- 27) Au sens où Auguste Comte souhaitait, entre « Catholiques et Positivistes : l'accord » (selon le titre du Ch. I du maître-livre de Léon de Montesquiou, **Le Système Politique d'Auguste Comte**, Nouvelle Librairie Nationale).
- 28) In « Réforme Sociale », du 1-XII — 1887.
- 29) Cf. Charles Maurras, **L'Avenir de l'Intelligence** (In *Romantisme et Révolution*, édi. de 1922, p. 46).
- 30) Titre d'une pièce de Maurice Pujo — 1907.
- 31) H. Massis (Op. Cit).
- 32) Cf. Jacques Ellul explique cela très bien dans son *Autopsie de la Révolution*, p. 86-88.
- 33) Le comportement des agents économiques y est toujours supposé rationnel... Cf. Hegel : « Tout ce qui est rationnel est réel ».
- 34) Cf. sa « Loi des trois États ».
- 35) Cf. Charles Maurras, **Mes idées politiques** (Fayard — 1968) ; de la biologie à la politique, p. 156.
- 36) Charles Maurras, *Action Française* du 5-VI — 1931.
- 37) L'expression est de Renan.
- 38) Charles Maurras, **Mes idées politiques**, p. 134.
- 39) Titre d'un appendice à **L'Avenir de l'Intelligence** (Op. Cit), placé en tête des Œuvres Capitales, tome I.
- 40) Pour Comte, l'esprit négatif de la Réforme et de la Révolution avait eu l'efficacité de nous sortir de l'âge théologique ; mais, depuis, l'Humanité s'épuise dans l'âge métaphysique et il faudrait l'esprit positif... « pour reconstruire enfin ! »
- 41) S.E.L.F., *Les Iles d'Or*, — 1948.
- 42) **Sans la Muraille**, (Op. Cit) p. 47 et Cf. ch. III de la **Politique Religieuse**.
- 43) Charles Maurras, **Anthinéa**, édition de 1926, pour saisir le sens du grec « théoria », songeons qu'il désignait la procession des Panathénées vers le Parthénon...
- 44) **Sans la Muraille**, (Op. Cit) p. 159 avec auparavant ceci : « La Grèce a apporté l'ordre à l'esprit humain. Il y avait peut-être avant elle des sciences. Elle a inventé la science. »
- 45) St Augustin.
- 46) Charles Maurras, **Trois Philosophes**, in *Le Soleil*, 16-III — 1896.
- 47) **Sans la Muraille**, (Op. Cit) p. 177.
- 48) **La Nouvelle Action Française**, numéro 16.
- 49) La dialectique du même et de l'autre, cette invention grecque de l'art de penser, est plus spécialement évoquée par Charles Maurras dans **Que nous reste-t-il de la Grèce** (édité in O.C.) p. 328-344).

Un 'Socialiste' anti-démocrate

« L'avenir est aux solutions d'un socialisme aristocratique ».

On connaît le Maurras antidémocrate. On sait moins ou l'on ignore complètement que le chef de l'Action Française se définissait, au début de ce siècle, comme un socialiste. Sans doute, dès 1900, abandonna-t-il le mot, équivoque et trop galvaudé. Mais s'interdisant l'usage du terme, n'est-il pas resté fidèle à l'idée, lui qui, dans son dernier ouvrage, souhaitait l'éclosion d'un « socialisme aristocratique » ? (1).

On ne manquera pas de déceler, dans ces remarques préliminaires et volontairement abruptes, un goût du paradoxe qui confine à la provocation, ou bien encore une manœuvre basement démagogique, d'une mauvaise foi éhontée tant elle vient bousculer les idées communément admises par tous les historiens de la pensée maurrassienne. Les uns nous dépeignent en effet un homme profondément indifférent à toute réflexion sociale,

les autres un conservateur attardé, laudateur de l'aristocratie et du « divin capital ». D'autres encore, plus habiles, montrent un Maurras soucieux de donner à sa doctrine politique une coloration vaguement sociale et empruntant hâtivement au marquis de La Tour du Pin l'essentiel de ses conceptions corporatives. N'oublions pas enfin le grossier schéma du Maurras contestataire contraint d'abandonner sous la pression conservatrice l'essentiel de sa doctrine sociale, de la vider de son contenu révolutionnaire. Il est facile d'opposer à ces jugements « définitifs » à ces explications ingénieuses la fameuse question de Fustel de Coulanges : « Avez-vous un texte ? ». Car les textes font apparaître un Maurras bien différent, héritier sans doute de plusieurs écoles de pensées, mais soucieux d'ancrer son analyse dans les faits, non point conservateur mais profondément critique quant à l'ordre économique et social existant, et cherchant, en fonction des réalités qu'il avait sous les yeux, à apporter des solutions à l'exploitation économique et à la crise de la société française.

capitalisme & révolution

On a dit de Bonaparte qu'il n'aurait point existé sans Rousseau et la Révolution de 1789. Mais celle-ci n'a-t-elle pas enfanté, en même temps que le césarisme jacobin, un capitalisme libéral qui atteint son apogée lorsque Maurras « entre en politique » ? Sans doute les révolutionnaires ont-ils défini une liberté absolue et une égalité de principe qui suffiraient à assurer le bonheur de l'humanité. Plus tard, dans une prison, Maurras fera le procès de ces immortels principes en leur opposant les enseignements que l'on peut retirer de l'observation la plus élémentaire de la vie en société (2). Mais pour l'heure, il constate que l'application à la société française des « dogmes de 1789 » n'a eu que des résultats négatifs : l'éclosion d'un prolétariat misérable, l'avènement d'un capitalisme oppresseur, l'apparition d'une lutte des classes qui met en péril l'existence de la cité, telles sont les consé-

quences d'une politique qui trouve son origine dans la « Déclaration des droits de l'Homme ».

Ainsi, la Loi Le Chapelier qui, prétendant établir l'égalité entre l'employeur et l'employé en même temps que la liberté de chacune des parties, a enlevé à l'ouvrier toute possibilité de se défendre contre un patron mille fois plus puissant que lui. C'est cette loi qui a engendré le prolétaire, être sans attaches, « véritable nomade égaré dans un désert d'hommes » (3), ne disposant d'aucune liberté concrète, privé de toute propriété et de tout statut et ne recevant que le minimum nécessaire pour vivre au jour le jour.

« La liberté économique, conclut Maurras, aboutit donc, par une déduction rapide, à la célèbre liberté de mourir de faim. J'oserai l'appeler une liberté négative, abstraite ; mieux : une liberté soustraite » (4). Telle est la conséquence de la démocratie telle est la conséquence de ce capitalisme que Maurras s'emploiera à dénoncer avec une vigueur extrême, non sur le plan moral, mais en s'attaquant aux principes même qui sont à la base de la théorie libérale.

A ceux qui, comme Jean-Baptiste Say, enseignent que « La planète est un atelier », Maurras rétorque que « le cadre réel de l'économie, c'est la nation » parce que « si telle grève ouvrière fait annuler les commandes étrangères reçues par les patrons français, ces commandes sont transférées à des industries d'Outre-Manche ou d'Outre-Rhin, et nos patrons ne sont pas seuls à en souffrir : ce travail qu'ils ont ainsi perdu l'est aussi pour les ouvriers » (5). A ceux qui refusent toute intervention de l'Etat dans l'économie, Maurras fait ressortir que celle-ci est indispensable au travailleur qui, sans elle, serait livré à l'exploitation des forces économiques. Enfin, Maurras démontre l'inanité du principe de l'équilibre automatique des mécanismes économiques : « la doctrine libérale, écrit-il, assure... que le lien social résulte mécaniquement du jeu naturel des forces économiques. Qu'est-ce qu'elle en sait ? Au fur et à mesure que les faits économiques vien-

ment démentir son optimisme et sa fataliste espérance, elle nous répond : attendez, l'équilibre va se produire de lui seul. Mais cet équilibre ne se produit pas. Les conseils des économistes libéraux valent pour nous ce qu'auraient valu autrefois pour le genre humain une secte de naturalistes qui lui auraient recommandé de se croiser les bras et d'attendre que la terre porte d'elle-même les fruits et les moissons... Non, la nature, non, le jeu spontané des lois naturelles ne suffisent pas à établir l'équilibre économique » (6).

Tel apparaît donc le capitalisme. Fondé sur de faux principes, il épuise sans pitié tout un peuple de travailleurs en même temps qu'il asservit l'intelligence, L'Argent est devenu roi, le roi d'une démocratie qui ne sera jamais sociale que d'intentions.

Les premières années du XX^e siècle, se chargeront de nourrir de faits nombreux et criants les analyses de Charles Maurras. De la fusillade de Fourmies en 1891 à celle de Draveil en 1908, de la répression clemenciste du 1er mai 1906 à celle des Vignerons du Midi en 1907, la République montre son vrai visage : c'est le régime qui fait couler le plus de sang ouvrier en Europe comme le soulignera Jules Guesde (7), c'est aussi le régime qui est le plus retardataire sur le plan des réformes sociales. Sans doute le principe de la liberté syndicale lui a-t-il été arraché. Mais, reprenant d'une main ce qu'elle donne de l'autre, la Troisième République s'efforce de détruire par la violence le mouvement ouvrier avant d'essayer de l'asservir.

syndicalisme & socialisme

Soumis à la répression républicaine, perpétuellement menacé dans son indépendance par les politiciens « de gauche », le syndicalisme n'en existe pas moins et fera preuve jusqu'en 1914 de sa combativité. La C.G.T. d'alors ne ressemble d'ailleurs guère aux centrales syndicales d'aujourd'hui : elle est socialiste, libertaire, elle crache sur l'armée et

sur le drapeau, et ne voit d'autre solution que la révolution violente. En un mot, elle représente pour la droite la subversion pure.

L'analyse de Maurras est toute différente : s'il conteste l'idée de grève générale et s'il repousse un anti-patriotisme qui lui paraît constituer un non-sens, il cherche à remonter aux causes, qui résident selon lui dans la condition faite à l'ouvrier par la république et par le capitalisme : « une condition absurde et inhumaine, remarquera-t-il, ne peut que provoquer des actes déraisonnables et inhumains : l'ouvrier, qui n'a que son travail et son salaire, doit naturellement appliquer son effort à gagner beaucoup en travaillant peu, sans souci d'épuiser l'industrie qui l'emploie. Pourquoi se soucierait-il de l'avenir des choses, dans un monde qui ne se soucie pas de l'avenir des gens ? Tout dans sa destinée le ramène au présent : il en tire ce que le présent peut donner. Qu'il le pressure, c'est possible. Il est le premier pressuré. » (8)

Et pourquoi se soucierait-il de sa patrie ? L'ouvrier de l'ancienne France, propriétaire de son métier, avait part aux propriétés collectives de sa corporation. Or « toutes les petites républiques, locales, professionnelles, morales, religieuses, dont il était le citoyen et dont la combinaison formait le corps invisible du Royaume de France, le faisaient jouir d'un ample capital indivis, si vaste et si précieux que l'invasion de l'étranger menaçait de l'atteindre au cœur de son cœur. » Mais en détruisant les communautés qui protégeaient l'ouvrier tout en lui faisant ressentir le caractère concret de la patrie, la République a coupé le lien qui unissait l'Etat et le peuple, l'ouvrier et sa patrie. Celle-ci n'est plus désormais à ses yeux qu'une abstraction, gérée par cette autre abstraction qu'est l'Etat républicain.

Du moins, face à cet Etat « exécuteur », face à cette société qui peut être qualifiée de « marâtre », le syndicalisme constitue un réflexe sain de défense, une volonté juste d'organisation du travail et de protection du travailleur. Certes,

beaucoup de syndicalistes se disent libéraux, mais l'anarchisme n'est-il pas né d'une réaction contre la centralisation démocratique, réaction dont la seule faiblesse est de vouloir supprimer l'Etat au lieu de chercher à limiter ce « fonctionnaire de la société » dont le rôle de fédérateur et d'arbitre est indispensable ? Certes, le syndicalisme révolutionnaire entend se rattacher au courant socialiste. « Mais qu'est-ce que le socialisme, demande Maurras, sinon une réaction anti-libérale, une tentative d'organisation du travail national tout entier ? » (9) L'idée socialiste serait donc profondément juste si les socialistes ne voulaient organiser le travail au nom d'un individualisme égalitaire qui n'existe pas et par rapport à un individu réel qui exige une organisation véritable : « cet individu divers et inégal des socialistes, montre Maurras, est conçu comme égal à tout autre individu : on ne l'aperçoit nulle part. L'individu qui existe, fut-il ouvrier, ne peut s'appliquer au travail que selon les lois de ce travail social humain, lesquelles fabriquent des distinctions, des différences, des rangs, des degrés et des hiérarchies dans la mesure même où l'on fabrique quelque chose. Le socialisme est ainsi conduit à se dévorer dans les Nuées ou à se contredire sur le sol ferme. » (10) Ainsi, pour Maurras, « le socialisme n'est pas socialiste » puisqu'il constitue « une tentative d'organisation du travail au profit de l'égalité » (11). Pour que le socialisme se retrouve, il faudrait donc qu'il renonce à la partie démocratique de lui-même qui le compose et qui le mine, car on ne peut faire disparaître l'anarchie économique sans renier l'égalité, ni organiser le travail en fonction d'une égalité qui est, dans son essence même, facteur de désorganisation.

l'association, fait de nature

La doctrine syndicale est donc pètrie de contradictions, que Maurras s'efforcera de lui faire entrevoir tout au long de sa vie. Mais les faiblesses du syndicalisme révolutionnaire, ou même du syndicalisme réformiste, n'entraînent point de

condamnation globale de la part du chef de l'Action française. C'est que le syndicalisme exprime un fait social irréductible, c'est qu'il traduit cette association qui « mérite d'être tenue pour la merveille des chimies synthétiques de la nature humaine » (12). On a beau essayer de disperser les sociétés contractuelles, on a beau tenter de créer un individu libre de toute organisation sociale, l'association reparaît toujours parce qu'elle est non seulement le fruit de nécessités matérielles — celles de l'entraide, des services que doivent se consentir réciproquement les hommes confrontés à la nature —, mais aussi parce que l'homme est invinciblement attiré par l'homme, soit qu'il souhaite lui témoigner son amitié, soit qu'il cherche à la détruire. Car la vie n'est jamais un conte de fées. Les hommes ont des intérêts, éprouvent des passions qui peuvent être génératrices de conflits. Pour que les portes de la guerre ne s'ouvrent pas, il faut donc que l'homme soit inséré dans un cadre qui le pousse à l'entraide et à l'amitié.

Il n'est que d'observer pour découvrir ce cadre bienfaisant : depuis que l'Europe du Moyen Age a éclaté sous les coups de la Réforme, la nation représente le cadre communautaire le plus solide et le plus complet, du moins au temporel. La nation, réalité historique, œuvre de la durée, est donc un fait indéniable. C'est aussi un bienfait. D'abord parce qu'elle constitue un héritage à la fois matériel et spirituel, que tous les citoyens, même les plus pauvres, possèdent indivisément. Ensuite parce qu'elle constitue une communauté qui protège le citoyen contre les menaces extérieures : car si celles-ci parvenaient à investir le rempart, chaque citoyen serait menacé dans sa sécurité et dans son bien être. Aussi la défense de la nation s'impose-t-elle aux parties qui la composent, quels que puissent être par ailleurs leurs intérêts particuliers. Et c'est bien là que l'ouvrier révolutionnaire doit comprendre au premier chef : « libre de sa nation, il le sera ni de la pénurie, ni de l'exploitation, ni de la mort violente. » (13)

La nation montre aussi son caractère bienfaisant en protégeant les hommes les

uns contre les autres. C'est que, selon les circonstances, l'homme peut présenter un « visage de dieu » ou un « visage de loup » : « naturellement philanthrope, naturellement misanthrope, l'homme a besoin de l'homme, mais il a peur de l'homme. Les circonstances règlent seules le jeu de ces deux sentiments qui se combattent, mais se complètent. » (14) C'est pourquoi, « quand ils se rencontrent, courant seuls dans la brousse, inconnus l'un de l'autre, deux hommes ont toujours chance de se tenir pour deux loups, tant ils veulent de bien ou de mal, rien qu'en respirant leur chair fraîche ! Mais à l'intérieur, au repli d'un même rempart, il y a chance inverse pour qu'ils se traitent comme des dieux, tant leur rend de service le jeu naturel des besoins. » (15) Ainsi, par « l'immense réciprocité de services » qu'elle suscite, par l'entraide qu'elle fait naître, la nation devient une amitié. Tel est le miracle de la nation. Et, pour Maurras, le but de la politique sera d'obtenir que le miracle dure, son art sera de cultiver « la vertu de ce mur d'enceinte dont le bienfait direct est d'avoir les mains et les cœurs. »

Mais la vie des nations n'est jamais une idylle. Aux menaces extérieures s'ajoutent les contestations qui naissent de la répartition des fruits du travail, de la divergence des intérêts particuliers. Mais ces conflits inévitables ne tournent pas au tragique lorsque les adversaires ne remettent pas en cause l'essentiel, c'est-à-dire la vertu du rempart, et lorsque le pouvoir est suffisamment fort et indépendant pour faire taire les querelles. Et c'est parce qu'il ne possédait pas ces qualités fondamentales que l'Etat démocratique, faible et dépendant des intérêts privés, a laissé se développer une situation telle que les forces sociales, ne trouvant plus dans le pouvoir une composante, cherchent à se détruire. Lutte violente, lutte à mort qui met en péril l'existence même de la nation : « qu'il s'agisse d'une cité grecque flambée par la querelle de ses riches et de ses pauvres devant le même ennemi romain, ou que l'on doive constater la résignation à la ruine d'une nation comme la France pour les cas de mésentente entre employés et employeurs, il n'y a qu'un mot : c'est pitié ! » (16) Les

conflits sociaux constituent donc aux yeux de Maurras la menace la plus grave qui puisse peser sur la nation. N'écrit-il pas en effet : « Renan n'a pas tort de désespérer de tout peuple où la question sociale se pose de façon trop aiguë. C'EST LA QUESTION DE L'ETRE OU NON-ETRE AU COEUR DE L'UNITE. » (17)

Il est donc essentiel pour l'avenir de la Nation et de la civilisation dont elle est l'héritière d'atténuer la violence des conflits sociaux, de faire en sorte que les forces de composition l'emportent sur les facteurs d'opposition. Cela suppose la définition de buts et la mise en œuvre de moyens qui seront chez Maurras l'objet d'une recherche constante.

intégrer le prolétariat à la cité

Devant l'ampleur de la question devant l'urgence des solutions, il n'est pas étonnant que Maurras ait affirmé un jour qu'« après les problèmes nationaux ce qui m'a la plus occupé depuis trente ans, ce sont les problèmes sociaux relatifs à la vie du prolétariat. » (18) Né de la démocratie et exploité par le capitalisme, le prolétariat doit sortir de la condition misérable qui lui est faite, sous peine de mettre en péril la cité : « Le travailleur qui n'a d'autre bien matériel assuré que son corps, avec les enfants qu'il engendre (proles) dit Maurras, doit sortir de cet état sauvage, deshérité et nomade, pour obtenir les garanties qui l'installeront enfin dans la société. Si le prolétaire ne reçoit pas son dû, s'il devient propriétaire, l'existence de cette Barbarie nombreuse et « consciente » campée au milieu des édifices de l'ordre, y suffira nécessairement à menacer de ruine toute propriété et, en même temps, toute société et toute nationalité. » (19)

Mais cette intégration n'est-elle pas un rêve, au moment où le prolétariat se donne des organes de combat propre à sa classe, au moment où l'on commence à tenir pour une évidence que la lutte des classes est dans la nature des choses ?

Maurras ne niera jamais l'existence des classes ni la nécessité de la lutte que le prolétariat est obligé de mener contre l'exploitation. Mais c'est pour ajouter aussitôt : « Oui, les classes existent : elles n'existent pas pour s'entretuer. Leur conflit est réel, il n'est pas nécessaire, et la guerre des classes est une idée sans avenir. C'est une phase du mouvement, ce n'est pas le terme. On fait la guerre pour quelque chose, en vue d'avoir la paix. Oui encore, la paix est possible à une condition : la fin du prolétariat par la propriété des corps ». (20) D'ailleurs, sous les slogans transparaissent déjà de fortes vérités : il n'y a pas d'internationalisme prolétarien qui tienne, puisque « l'ouvrier européen profit du progrès économique de sa patrie, comme il bénéficie des maux économiques des patries concurrentes (21). Et sous l'antagonisme des patrons et des ouvriers, qui se battent toujours au sujet des salaires et des conditions de travail, ne voit-on pas qu'il existe un intérêt supérieur et commun aux deux groupes en lutte ? « L'ouvrier du Fer, écrit Maurras, croit avoir un intérêt absolu à imposer le plus haut salaire possible et le patron du Fer à le refouler aussi bas que possible, mais tous les deux ont le même intérêt, et plus fort, bien plus fort, à ce que leur partie commune, le travail du Fer, subsiste et qu'il soit florissant. » (22)

Il s'agira donc de rendre concrète cette communauté supérieure d'intérêt par la mise en place d'institutions et de pratiques reflétant toutes les réalités de la vie de l'homme au travail. Ainsi Maurras se rallie-t-il aux grands principes corporatistes formulés par la Tour du Pin, le principal animateur de l'école catholique sociale à la fin du XIX^e siècle. Le but de Maurras n'est évidemment pas de recréer les corporations de l'ancienne France qui, de son aveu même, auraient dû être réformées bien avant la Révolution. Mais l'idée directrice du régime corporatif est à conserver : en prenant la profession dans son ensemble, elle permet de dépasser la lutte des classes ; en assurant une représentation des travailleurs, en instaurant des républiques professionnelles, véritables unités autogérées de production, elle aboutit à une intégration réelle du

prolétariat dans la Cité. Intégration qui sera rendue plus sensible encore par l'institution du patrimoine corporatif. Celui-ci, possédé indivisiblement par les producteurs, permettrait aux ouvriers de posséder collectivement un capital, qui, en lui assurant une véritable sécurité, rendra sensible la communauté d'intérêt qui lie tous les producteurs : par là l'ouvrier s'intégrerait à son entreprise en même temps qu'il participerait au gouvernement de sa profession, en même temps qu'il prendrait conscience du lien étroit qui existe entre son avenir individuel et professionnel et l'avenir de la nation.

Est-il besoin de dire que le principe corporatif exclut toute forme républicaine de gouvernement, et qu'il appelle un Etat indépendant et arbitre, donc nécessairement monarchique ?

une dynamique des classes

On aura vite fait d'affirmer que les principes de Maurras avaient pour but de « récupérer » et de mettre au pas la classe ouvrière, en l'achetant et en la privant de ses organes propres de défense.

C'est oublier que, pour Maurras, l'intégration du prolétariat passe nécessairement par sa promotion. En raison du rôle essentiel que joue la classe ouvrière dans la nation, il faut lui donner un rôle proportionné à son influence : « cette classe, dit Maurras, fait plus qu'elle ne reçoit, elle donne plus qu'on ne lui rend ; il faut qu'elle grandisse en profits et en dignité, comme grandirent avant elle, à mesure de leur utilité croissante les classes qui créèrent autrefois notre Tiers-Etat. Il ne s'agit donc pas d'absorber l'aristocratie ouvrière dans une classe préexistante, mais d'en reconnaître la nouveauté et la légitimité au profit non des hommes et confréries de partis ou des fonctionnaires des Centrales Syndicales, mais à leur profit à eux, eux travailleurs évolués, eux ouvriers privilégiés. (23)

Une aristocratie ouvrière ? Elle existe en fait, mais il faut aussi qu'elle existe en

droit et qu'elle soit en mesure de remplacer la bourgeoisie au cas où cette classe refuserait de se laisser réformer : « Si les conservateurs ne veulent plus être sauvés, il faut les laisser à leur destinée, qu'ils s'abîment si c'est leur tour !... Mais plus cette décadence est fatale, cette mort certaine, plus il importe que leurs successeurs soient préparés à en recueillir l'héritage. » (24) Et ce sont les ouvriers qui le recueilleront, ces membres d'une « classe énergique (qui) se substitue à la classe dégénérée. Par petits progrès lents ou par une brusque révolution, l'évènement est inévitable. On peut donc souhaiter qu'il soit fructueux. Il le sera si les vainqueurs de la bourgeoisie se font des idées nettes sur la manière d'utiliser leur victoire » (25). Le tout est que cette mutation ne se fasse pas dans le chaos, donc que le pouvoir politique puisse jouer un rôle régulateur analogue à celui que la monarchie avait joué au XII^e siècle, lors de la révolution communale.

une civilisation de la qualité

Les institutions politiques et sociales, monarchiques et corporatives, permettront donc de résoudre les problèmes que posent l'intégration d'une classe « nomade » en même temps qu'elles assureront l'avenir de chacun de ses membres. Encore faut-il que leur travail quotidien ne soit pas alienant, mais qu'il corresponde aux pulsions fondamentales de l'homme.

Pour Maurras, le travail est une question complexe que l'on ne peut comprendre que si l'on ne considère que le **sujet** du travail, c'est-à-dire l'homme, tant son cœur est agité de passions, de désirs et de besoins contradictoires. Il faut au contraire s'attacher à « l'**objet** du travail, son but, sa fin et que, sortant de lui-même, se désintéressant, en quelque sorte, de sa peine dans la mesure même où il s'applique, plus passionnément à ce qui le motive, l'homme fait bon marché de son temps ou de sa sueur, de sa vie ou de sa mort, pour ne penser qu'au résultat. » (26) Et le résultat qu'il recherche, c'est de s'éterniser dans son œuvre, qu'elle

soit matérielle ou spirituelle. N'est-ce pas avec l'amour, le seul moyen dont l'homme dispose pour protester contre la mort et pour la vaincre ne partie ? Si l'homme cherche dans son travail à dominer la mort, il œuvre ainsi pour transformer une nature qui lui est souvent hostile. C'est cette chaîne continue d'efforts que l'on nomme progrès, et qui se manifeste en particulier par une accumulation de plus en plus grande des biens matériels.

Maurras ne songe nullement à déplorer ce résultat car, « plus on examine les faits en eux-même, moins on trouve qu'il y ait lieu de leur infliger un blâme quelconque ou de les affecter du moindre coefficient de mélancolie. » (27) Mais si le contexte institutionnel est mauvais, les conséquences peuvent être redoutables. C'est bien ce qui s'est produit avec le capitalisme qui asservit l'homme à la machine et qui vide le travail de tout sens. Sans doute, ce système économique a entraîné un accroissement considérable de la production. Mais « l'homme, qui inventait afin de s'asservir le monde est tenu maintenant par les serviteurs nés de lui. Il en est à se demander ce qu'il fera des biens dont il perd le compte. » (28) Car l'abondance matérielle ne sera jamais facteur de paix sociale, puisqu'elle pose le problème de sa répartition. La société d'abondance, prévoit Maurras, sera même source de graves frustrations car dans une société quantitative, le travail, de source de joie qu'il était, deviendra uniquement synonyme de peine. Il n'y aura plus aucun plaisir à créer des biens, même en grande quantité, puisqu'ils seront voués par la **logique** du système à une rapide consommation et puisqu'ils ne comporteront plus, dès lors, aucune promesse d'éternité. Ce que les grecs avaient parfaitement compris, les sociétés modernes l'ont oublié, et c'est en retournant aux idées mères de la civilisation que l'on pourra imaginer autre chose que ce qui existe : « L'âme chagrine et mécontente qui fit de l'homme l'inventif et industriel animal qui change la face du monde, cette âme de désir, cette âme de labeur ne sera jamais satisfaite par un nombre quelconque d'œuvres et de travaux, tout nombre pouvant être accru :

c'est la qualité et la perfection de son œuvre qui lui donnera le repos, car toute perfection se limite aux points précis qui la définissent et s'évanouit au-delà. Le propre de cette sagesse est de mettre d'accord l'homme avec la nature, sans tarir la nature et sans accabler l'homme. Elle nous enseigne à chercher hors de nous les équivalents d'un rapport qui est en nous, mais qui n'est pas notre simple chimère. Elle existe, mais elle arrête ; elle stimule, mais elle tient en suspens. Source d'exaltation et d'inhibition successive, elle trace aux endroits où l'homme aborde l'univers ces figures fermes et souples qui sont mères communes de la beauté et du bonheur. » (29)

N'est-ce pas poser là et de manière prophétique, tout le problème de la société de consommation et de son indispensable dépassement ?

notre bel aujourd'hui

Point n'est besoin d'insister sur la justesse de la critique économique et sociale entreprise par Maurras au début du siècle : les événements se sont chargés d'en apporter la vérification. De même, les textes du chef de l'Action Française suffisent à marquer l'actualité frappante de ses réflexions sur le travail et les finalités de l'économie. Il est donc difficile de prétendre que son œuvre, poursuivie sans dévier pendant un demi-siècle, est dépassée. Comment le serait-elle d'ailleurs puisqu'elle se fonde sur les lois profondes de l'être, sur les lois permanentes de la société ?

Il ne s'agit pas pour autant de chercher à reprendre, dans leurs plus infimes détails, toutes les solutions dégagées par Maurras et par l'école d'Action Française. C'est que la société a changé depuis vingt ans, accélérant plus que modifiant les tendances amorcées du vivant de Maurras : le capitalisme a réussi une profonde mutation tout en restant fidèle à l'esprit de ses origines. Le prolétariat est maintenant considéré comme un agent de consommation et non comme une simple force de production. D'où une transformation profonde de la condition matérielle qui

est faite aux ouvriers. Mais le prolétariat n'en demeure pas moins exploité même s'il l'est d'une autre manière et même s'il a perdu l'exclusivité de cette exploitation. Peut-être plus conscient qu'autrefois de sa nationalité, il demeure privé de toute propriété et de tout pouvoir. Comme au XIX^e siècle, il demeure campé aux portes de la Cité, même si le campement s'est transformé en ces forteresses sur lesquelles se penchent les sociologues (30). Et les débats récents ne montrent-ils pas l'actualité de Maurras, qui voulait doter les ouvriers d'un patrimoine, en faire le propriétaire collectif de ses instruments de production, et qui désirait relever sa condition par un « certain degré d'attribution et d'appropriation de la terre et de l'habitat » (31)

Et l'idée d'autogestion est-elle tellement éloignée de la pensée de Maurras, lui qui se demandait dans les dernières années de sa vie « de combien de participations ouvrières telle ou telle grande industrie est-elle susceptible pour sa conduite, son administration, sa gestion ? » (32). En fait, Maurras a posé toutes les questions essentielles que l'on agite aujourd'hui (33). Mais il voulait qu'on les résolve en tenant compte de la double nécessité de conserver « l'industrie nourricière » et de ménager « l'intérêt vital » qui unit tous les éléments participant à la production.

Mais l'organisation « corporative » proposée par Maurras serait-elle aujourd'hui en mesure de répondre à ces problèmes de traduire ces nécessités ? Il semble bien que la complexité croissante du monde industriel, que les conditions même du travail dans les sociétés modernes, interdisent aujourd'hui tout recours à des solutions de cette sorte : l'organisation corporative suppose la possession d'un métier, donc l'acquisition d'un savoir. N'est-elle pas dès lors utopique dans une économie où le travail sera « en miettes » pour longtemps encore ?

En fait, l'institution d'un néo-corporatisme n'aboutirait qu'à un système coupé de la réalité et ne répondant plus aux exigences de solidarité, de communauté qui étaient les siennes. Il s'agit

donc de rechercher le cadre nouveau dans lequel les liens de solidarité pourront se renouer, et les communautés de travail renaître par une participation effective à l'œuvre commune, par une appropriation collective du capital, par une représentation identique auprès du pouvoir politique. Peut-être ce cadre sera-t-il différent selon les industries et les formes d'activités. Mais qu'importe la diversité si elle

traduit la réalité, et qu'importent les mots si le but est atteint, c'est-à-dire si les conditions de l'amitié nationale sont recrées et si l'homme peut parvenir à son épanouissement en écartant les forces politiques, bureaucratiques, et économiques qui l'oppriment ?

Bertrand RENOUVIN

- 1) Voir le « Soliloque du Prisonnier »
- 2) « La Politique naturelle » in « Mes Idées Politiques »
- 3) « Mes Idées Politiques »
- 4) « Libéralisme et Libertés » in « La Démocratie Religieuse »
- 5) « La Politique Naturelle »
- 6) Gazette de France — 16 juin 1901
- 7) au Congrès Socialiste de 1903
- 8) L'Action Française — 1er Août 1908
- 9) Revue d'Action Française — 15 Novembre 1900
- 10) L'Action Française — 1er Mai 1937
- 11) L'Action Française — 18 Octobre 1908
- 12) « La Politique Naturelle »
- 13) L'Action Française mensuelle — 1901
- 14-15) « Votre Bel Aujourd'hui »
- 16-17) « Votre Bel Aujourd'hui »
- 18) L'Action Française — 20 Décembre 1923
- 19) L'Action Française — 8 Janvier 1910
- 20) L'Action Française — 3 Avril 1909
- 21) Une campagne royaliste au « Figaro » — 23 Novembre 1901
- 22) « La Politique Naturelle »
- 23) « Soliloque du Prisonnier »
- 24-25) « Soleil » — 24 Août 1900
- 26) Action Française — 2 Mai 1941
- 27) « L'Avenir de l'Intelligence »
- 28) « Invocation à Minerve » in Œuvres Capitales
- 29) « Anthinéa »
- 30) V. Jacques Frémontier, « La Forteresse Ouvrière »
- 31) « Soliloque du Prisonnier »
- 32) « Soliloque du Prisonnier »
- 33) « L'immense usine moderne est-elle décomposable en moindres ateliers, plus personnels et plus artistes ? Ce qu'elle a d'ultra-dynamique ne peut-il pas être tempéré par l'adjonction d'une certaine dose d'artisanat ? » (Soliloque)

les indo-européens MYTHE ou REALITE?

Au début du XIX^e siècle une découverte capitale vint élargir nos connaissances linguistiques et renouveler les études grammaticales : Franz Bopp (1) redécouvrit le sanskrit en mettant en évidence des rapports étroits entre cette langue et d'autres comme le grec, le latin ou le germanique. La grammaire comparée était née. Mais, au-delà du simple plan linguistique, l'idée s'imposa bientôt qu'une communauté devait exister entre les peuples de l'Europe et de l'Inde dont les langues s'avéraient ainsi apparentées : on parla dès lors des peuples indo-européens et l'on se mit en quête d'une communauté ethnique et d'une communauté de civilisation qui les rassemblaient et les uniraient. Gobineau (2) fut l'un des premiers à supposer l'unité raciale de ces peuples qu'il appelle « aryens », empruntant ce mot à la terminologie indo-iranienne. Pendant tout le siècle on s'appliqua à rechercher ce qu'avaient pu être les Indo-européens primitifs et à définir leur langue originelle (*Ursprache*), leur race originelle (*Urvolk*), leur pays d'origine (*Urheimat*). Plus tard des études sur les civilisations européennes du néolithique tentèrent de retrouver des traces archéologiques de l'éventuel noyau primitif indo-européen.

Les recherches se sont poursuivies depuis lors avec succès, dans les trois domaines linguistique, anthropologique et archéologique (3). La linguistique en particulier a fait, grâce aux différentes méthodes des écoles successives, des progrès étonnants et de nos jours des travaux comme ceux d'Emile Benveniste (4) ont fait des révélations proprement passionnantes. Est-ce à dire que tout soit clair ! Loin de là : l'accroissement de nos connaissances dans tous les domaines ne

fait bien souvent que manifester la complexité des questions à résoudre. Sur la communauté indo-européenne primitive notamment il est toujours aventureux d'affirmer quoi que ce soit.

La première règle à observer est donc celle de la prudence. Ce n'est apparemment pas celle qu'ont cru devoir suivre les théoriciens et les écoles qui, souvent pour des motifs idéologiques, ont affirmé tout à la fois l'unité ethnique et l'origine nordique de tous les indo-européens. Non qu'il faille rejeter cette hypothèse — ou tout autre — à priori, mais si l'on prétend être tant soit peu « scientifique » il convient d'éviter les théories fondées sur des préjugés, quelle que soit au demeurant leur orientation. Pour notre part, sans vouloir dresser un état de la question complet et parfaitement à jour, nous nous bornerons à exposer ce qui peut, sans soulever trop de contestations, être considéré comme acquis. Il nous appartiendra ensuite de déterminer s'il y a lieu de tirer de tout cela des conséquences idéologiques.

les faux problèmes

Que sait-on ? Ou plutôt, pour commencer, que ne sait-on pas, que doit-on se résoudre du moins provisoirement à ignorer ? Il importe en effet dès l'abord d'écarter un certain nombre de problèmes qui sont pour l'instant de faux problèmes. C'est ainsi qu'on ne saurait guère rien affirmer sur le noyau originel de la communauté indo-européenne : le XIX^e siècle s'est obstiné à retrouver l'*Ursprache*, l'*Urvolk*, et l'*Urheimat* des Indo-européens : en vain.

La langue originelle ? Au début du XIX^e siècle on croyait que c'était le sanskrit, tout récemment redécouvert et qui paraissait présenter des caractères archaïques. Mais Ferdinand de Saussure (5) dut mettre les choses au point en montrant que la voyelle « a », fondamentale en sanskrit, était en fait issue d'autres phonèmes indo-européens et que le « a » n'existait probablement même pas en indo-européen. Bel exemple d'une théorie *a priori* démentie par les découvertes ultérieures. En réalité, de la langue indo-européenne on ne peut connaître — par la comparaison des différents dialectes à époque historique — que des éléments et des structures : le vocalisme et le consonantisme, la racine trilitère, la flexion nominale et verbale, certaines désinences, le système pronominal... Toute forme est nécessairement reconstituée et l'indo-européen reste quelque chose de conventionnel et d'abstrait.

Le peuple originel ? C'est sur ce point que les savants se sont montrés le plus volontiers partisans. Pour certains (6), les Indo-européens sont à l'origine des Nordiques de type dolicocephale blond. Rien n'est moins sûr car les Alpino brachycéphales par exemple sont des Indo-européens au même titre que les Nordiques. On a souvent admis, comme le fait Bosh-Gimpera, qu'il y avait à l'origine un agrégat de populations correspondant à trois groupes principaux établis respectivement vers la Méditerranée occidentale et dans les Balkans, en Europe Centrale et Septentrionale, en Europe Orientale et aux abords du Caucase. Car la question du peuple originel est inséparable de celle du pays d'origine. Là encore s'opposent partisans de l'Europe du Nord, du Centre ou de l'Est. Nos connaissances sur les civilisations européennes du néolithique apportent des éléments sans pouvoir donner la solution avec certitude. Il semble malgré tout probable — c'est du moins l'hypothèse la plus généralement admise — que la plupart des Indo-européens partirent de la vallée du Danube et des steppes d'Europe orientale.

A partir de la fin du III^e millénaire ces peuples s'ébranlèrent pour commencer d'immenses migrations, et ce sont les différents rameaux issus de leur séparation que nous connaissons à l'époque historique. Dans quel ordre ces mouvements de populations s'effectuent-ils ? Les premiers à partir furent sans doute les futurs Indo-iraniens, puis les Hittites, les Achéens, etc..., des vagues d'invasions se succédant ainsi pendant un millénaire. Les Grecs de l'époque classique gardaient le souvenir de l'invasion dorienne (vers 1200) qu'ils assimilaient au retour mythologique des Héraclides.

L'ordre chronologique des migrations étant malgré tout peu sûr et approximatif, mieux vaut présenter les divers rameaux d'après leur dialecte. Les voici, en commençant par les langues les plus anciennement attestées :

- Le hittite : nous avons des tablettes qui s'étagent entre 1800 av. J.C. et 1200 av. J.C. On distingue le vieux hittite et le hittite classique.
- le grec : des tablettes mycéniennes (en linéaire B) remontent à 1450 av. J.C. A l'époque archaïque et classique le grec comprend toute une série de dialectes : arcado-cypriote, ionien-attique, parlers éoliens et parlers doriens.
- L'indo-iranien, qui comprend l'indien (védique à partir du VIII^e siècle av. J.C., sanskrit à partir du III^e av. J.C.) et le perse (vieux perse et avestique).
- Le tokharien
- Le thraco-dace
- Le phrygien
- L'arménien
- Les dialectes italiques (latin, osc-ombrien, vénète) et celtiques (gaulois, britannique, gaélique).
- Le groupe illyrien (albanais)
- Les dialectes germaniques (norrois, haut et bas allemand, frison, vieil anglais)
- Les langues baltes (vieux prussien, lithuanien, lette) et slaves (macédonien, bulgare, serbo-croate, petit et grand russe, tchèque, slovaque, polonais...)

La plupart de ces derniers groupes sont tardivement attestés.

La comparaison entre ces langues permet de dégager des éléments de la civilisation indo-européenne. Ainsi Georges Dumézil a pu émettre et développer dans de nombreux ouvrages (7) une hypothèse sur la structure de la société indo-européenne. Il pense que les trois castes de l'Inde (**Brahmana**, **Ksattriya** ou **Rajanya**, **Vaiçya**) et de l'Iran (**Athravan**, **Rathaêstar**, **Vastryo**) correspondent à trois fonctions fondamentales : celle de prêtre, celle de guerrier, celle d'éleveur-agriculteur (avec éventuellement une quatrième classe d'artisans). Or il est possible de retrouver cette division dans l'organisation sociale de plusieurs rameaux indo-européens comme les Scythes, les Celtes (8), chez des tribus grecques (9) et romaines (10). C'est surtout la Rome primitive qu'a étudiée M. Dumézil et il trouve un écho très précis des trois fonctions dans l'existence des trois flamines majeurs (11), respectivement **flamen Dialis**, **flamen Martialis** et **flamen Quirinalis**. Ainsi la triade Jupiter-Mars-Quirinus serait la triade primitive, antérieure à la triade capitoline (Jupiter, Junon, Minerve). On peut également établir une corrélation sur le plan religieux entre les divinités des différents rameaux indo-européens : pour l'administration du monde on trouverait à Rome (et en Grèce) **Dius pater/Jupiter**, en Inde (et en Iran) **Mitra/Varuna**, en Scandinavie (et chez les Germains) **Tyr/Odinn** ; pour la guerre **Mars**, **Indra** et **Thorr** ; pour la prospérité **Quirinus**, **Nâsatyas**, **Njörðr** et **Freyr/Freyja**. La théorie des trois fonctions est loin d'être admise par tout le monde (12), mais on peut la présenter comme une hypothèse séduisante.

On connaît d'autres caractères, plus certains cette fois, de la société indo-européenne : c'est une société patriarcale, fondée sur la famille, le clan et la tribu. Le culte rendu aux morts est le principe d'unité du **genos** grec ou de la **gens** romaine (13). Sur le mode de vie des Indo-européens, sur leur civilisation matérielle c'est l'archéologie qui nous fournit des renseignements : leurs habitations étaient rectangulaires et munies d'un toit à double pente, forme

d'architecture qui est peut-être à l'origine des temples grecs ; ils étaient des pasteurs, connaissaient le cheval ; ils surent sans doute assez tôt travailler le cuivre, le bronze, puis le fer (14). Faut-il attribuer aux indo-européens une éthique particulière ? Les qualités qu'on pourrait leur prêter ont toutes les chances d'être celles de tous les envahisseurs partis à la conquête de nouvelles terres. Il est donc vain de dresser un portrait-type de l'« Indo-européen » comme on l'a parfois fait avec un net parti-pris d'idéalisation.

L'indo-européanisme

Il ne s'agit donc en aucun cas de nier la notion de communauté indo-européenne, encore que son unité originelle soit moins évidente qu'on l'a souvent dit. Elle existe, elle n'est pas un mythe. Or, qui d'entre nous songerait à contester l'importance de toutes les communautés humaines, leur primauté même par rapport à l'individu ? De la famille à l'humanité en passant par le pays natal, la nation et tant d'autres, aucune ne nous est indifférente. Mais les difficultés apparaissent lorsqu'on se demande quel niveau privilégier. Posons la question clairement : faut-il s'attacher à la communauté indo-européenne, et ce nécessairement au détriment des autres ? Nous ne le pensons pas.

D'abord, il est paradoxal de se référer à la communauté la plus lointaine, dont les traces sont forcément très effacées aujourd'hui. Car depuis le second millénaire bien des faits sont intervenus, qui ont modifié le découpage des communautés. Prenons l'un des plus exemplaires, l'expansion du christianisme. Elle a touché et profondément marqué une grande partie des Indo-européens. Ainsi à la communauté indo-européenne s'est superposée celle de la Chrétienté, sans qu'il y ait aucune coïncidence entre les deux, puisqu'il existe des Indo-européens non chrétiens et des chrétiens non indo-européens. Nier des faits de cet ordre, c'est nier la réalité, d'autant que, si l'une de ces deux

communautés a aujourd'hui une existence effective, représente quelque chose de réel et de vivant, c'est assurément la seconde, malgré le regret qu'en aient certains païens fervents.

Et puis, en l'absence de toute certitude concernant un éventuel noyau originel, l'on ne peut qu'être frappé par l'inégalité des différents rameaux indo-européens à époque historique. Parmi les langues que nous avons citées plus haut, il en est qui n'ont laissé que des traces infimes, qui n'ont pas de littérature ou qui ne sont attestées que plusieurs siècles après notre ère, alors que l'Illiade date de la fin du VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Plus importante encore est l'inégalité du poids respectif de ces différents rameaux dans notre héritage culturel, celui de l'Europe occidentale et singulièrement de la France. C'est d'ailleurs une vérité dont tout le monde convient plus ou moins implicitement. Même les plus farouches partisans de ce qu'on pourrait appeler l'indo-européanisme, font (en se montrant sur le plan politique des européanistes inconditionnels) assez bon marché de l'Inde et de l'Iran dont les cultures, devenues orientales par la force des choses, leur semblent les concerner moins directement.

le miracle grec

Pour nous un fait domine tous les autres : la supériorité évidente de la civilisation grecque et son importance fondamentale dans notre héritage. Et, si nous nous refusons à privilégier la communauté indo-européenne dans son ensemble, nous ne manquerons pas de mettre à part tout ce qui concerne les Hellènes. Mais à leur propos, force est d'évoquer une question controversée : jusqu'à quel point les origines de l'hellénisme font-elles intervenir des éléments non indo-européens ? On sait qu'avant les invasions achéenne, ionienne puis dorienne, des civilisations « préhelléniques » ou « méditerranéennes » fleurissaient en Grèce et surtout dans les îles. Lorsque des mots grecs n'ont manifes-

tement pas une origine indo-européenne on les rattache au substrat « pélasge » (15). Ainsi en est-il par exemple, du mot **thalassa** (la mer) ou des mots en **-inthos**. Parmi ces civilisations préhelléniques il en est une qui domine les autres, c'est celle de la Crète. Et certains, comme Gustave Glotz (16), ont cru pouvoir dire que le « miracle grec » était né du contact entre la civilisation crétoise et celle des Indo-européens. En réalité, depuis le déchiffrement en 1953 par Michael Ventris et John Chadwick des tablettes de Cnossos, on sait que le linéaire B (17) est déjà du grec. Quant au linéaire A, quoique son déchiffrement ne soit pas achevé, on peut raisonnablement supposer qu'il représente lui aussi un état ancien de la langue grecque (18). Les éléments non indo-européens sont donc moins importants qu'on l'a souvent cru avec, cette fois-ci, des préjugés anti-indo européens. Toutefois il convient d'accorder à la Crète une place à part en raison de ses nombreux contacts avec d'autres civilisations, notamment avec l'Égypte et le Moyen-Orient. En somme les Hellènes ont bénéficié des apports de civilisations antérieures ou voisines, mais ils ont su les mettre à profit avec un rare bonheur, les intégrer à leur personnalité originale et exceptionnelle. Et l'épanouissement si proche de la perfection qu'ils ont connu ensuite permet sans réserve de parler de miracle grec.

On connaît la suite de l'histoire : le miracle se continue et même se renouvelle à Rome d'où il rayonne sur toute l'Europe occidentale et au premier chef sur la France. Aussi notre dette envers les Hellènes est-elle immense. Seulement distinguons bien : l'important n'est pas qu'une lointaine parenté ait existé entre les Grecs et d'autres rameaux indo-européens dont nous sommes issus (19), l'important est qu'ils aient créé et qu'ils nous aient transmis le secret d'une civilisation qui constitue aujourd'hui encore le meilleur de notre héritage et le meilleur de nous-mêmes.

Sylvie BOMPAIRE.

- 1) Les premiers travaux de Franz Bopp datent de 1816. Sa **Grammaire comparée (Vergleichende Grammatik)** fut publiée entre 1833 et 1849.
- 2) **L'Essai sur l'inégalité des races humaines** date de 1853. Gobineau situe le foyer de dispersion en Asie Centrale.
- 3) L'ouvrage de Bosch-Gimpera : **Les Indo-Européens** (Paris, Payot 1961), même si l'on ne souscrit pas à toutes ses conclusions, passe en revue les différentes thèses et s'appuie sur des données archéologiques concernant le néolithique.
- 4) Cf. son ouvrage le plus récent : **Le vocabulaire des institutions indo-européennes** (Paris, ed. de Minuit, 1970 – 2 vol.).
– Pour la linguistique voir aussi A. Meillet : **Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes** – 1949).
- 5) Cf. **Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes** – 1878.
- 6) Cette thèse de l'origine nordique a été soutenue, avec plus ou moins de nuances et avec des vues plus ou moins idéologiques, par Günther (**Rassenkunde Europas** – 1929), Lahovary (**Les peuples indo-européens...** 1946) et Kossina.
- 7) Cf. en particulier **La religion romaine archaïque** (Paris, Payot – 1966).
- 8) César (**De Bello Gallico VI, 13**) distingue chez les Gaulois deux classes : **druides et equites**, le reste du peuple n'ayant guère ni droits ni fonction.
– Pour les Scythes on peut s'appuyer sur Hérodote (**Histoires IV, 5, 6**).
- 9) Les tribus ioniennes sont au nombre de quatre, division qu'on retrouve chez Strabon et dans le **Critias** de Platon. Les tribus doriennes sont au nombre de trois : **Dymanes, Pamphyles, Hyllaeens**.
- 10) **Ramnes, Tities, Luceres** Cf. Properce **Elégies IV, 1, 31**.
- 11) Les **Flamines** sont des prêtres. Le mot **flamen** est le correspondant exact de **bhraman**.
- 12) Les historiens de la religion romaine notamment font souvent des réserves sur l'interprétation du dieu Quirinus.
- 13) Cf. le livre, très vieilli bien-sûr, mais qui reste fondamental de Fustel de Coulanges : **La Cité Antique** – 1864.
- 14) Pour l'archéologie, voir Bosch-Gimpera, **op-cit**.
– L'arrivée des Doriens en Grèce vers 1200 coïncide avec l'âge du fer.
- 15) Le mot de **Pelasge** est employé dès l'Antiquité grecque pour désigner les populations indigènes.
- 16) Cf. en particulier **La civilisation égéenne** (Paris, Albin Michel, 1923).
- 17) Les linéaires A et B sont deux écritures attestées en Crète sur des objets votifs et des tablettes. On a retrouvé aussi des tablettes en linéaire B dans le Péloponnèse, notamment à Pylos.
- 18) Cf. la récapitulation de nos connaissances à ce sujet par Paul Faure dans le dernier **Bulletin de l'Association Guillaume Budé** (octobre 1972).
- 19) Nous laissons de côté les contacts qu'a eus l'Europe avec d'autres civilisations

CULTURE & POLITIQUE

Parmi les idées qui entrèrent en ébullition dans les années soixante, l'action culturelle fut un des thèmes qui provoqua le plus d'enthousiasme.

« Il s'agit, disait Malraux, de faire ce que la III^e République avait réalisé dans sa volonté républicaine, pour l'enseignement ; il s'agit de faire en sorte que chaque enfant de France puisse avoir droit aux tableaux, au théâtre, au cinéma, etc. . . comme il a droit à l'alphabet. »

Le ministre et prophète de l'action culturelle pouvait ainsi évoquer une voie de salut par la culture : « La Maison de la Culture est en train de devenir — la religion en moins — la cathédrale, c'est-à-dire le lieu où les gens se rencontrent pour rencontrer ce qu'il y a de meilleur en eux. » (1).

le COMPROMIS CULTUREL

Cette ébullition n'était elle-même qu'une réactivation de la synthèse idéologique mise au point dans les années trente, comme le montre Pierre Gaudibert dans son ouvrage sur l'action culturelle (2).

C'est à cette époque en effet que s'est constitué le consensus (d'autant plus large que les finalités restent floues) réunissant le P.C.F., la gauche « humaniste » (héritière de la philosophie des lumières) et la plus grande partie de l'intelligentsia. C'est le moment où André Gide écrit dans son « Journal » : « Le sort de la culture est lié, dans nos esprits, au destin même de l'U.R.S.S. ; » en Janvier 1936, André Malraux prenait place au praesidium du VIII^e Congrès du P.C.F.

Cette période peut être considérée comme le creuset « où s'élabore pour la première fois une doctrine de l'action culturelle... qui, malgré les divisions ultérieures, sera la fond commun des conceptions du P.C.F., de celles de certaines associations d'éducatrices populaires, telle « Peuple et Culture », et enfin celle d'André Malraux et de son administration au Ministère des Affaires Culturelles. Cette communauté de vue sera maintenue et renforcée pendant la Résistance... »

Que s'était-il donc passé dans ces années trente ? Le Parti communiste, devant la montée des fascismes abandonnait sa stratégie « classe contre classe » (dénonciation de la social-démocratie) pour amorcer une stratégie unitaire d'alliance avec les classes moyennes et particulièrement avec les intellectuels.

Après la deuxième guerre mondiale, le P.C. continuait cette même stratégie (« démocratie avancée ») en substituant l'impérialisme et les grands monopoles au fascisme.

Ce revirement stratégique devait avoir des conséquences importantes dans le domaine idéologique « Du défaitisme révolutionnaire à Jeanne d'Arc, du poing levé à la main tendue, de l'abandon de l'espéranto à la nouvelle politique familiale, valeurs, attitudes, sentiments furent changés. »

Maurice Thorez se reconnaissait l'héritier de la Philosophie des lumières et de la culture humaniste dont le prolétariat aurait été privé par la bourgeoisie : « Nous aimons notre France, terre classique des révolutions, foyer de l'humanisme et des libertés » (conférence d'Ivry — Juin 1934).

Dès lors, on abandonnait, au profit du

thème de la « démocratisation » de l'héritage culturel (une culture indivisible), les idées d'« art prolétarien contre art bourgeois. » Toute prétention à une culture de rupture (art abstrait, surréalisme, Wilhelm Reich, Georges Bataille, etc...) était rejetée comme gauchiste, c'est-à-dire comme manifestation de la décadence bourgeoise.

CULTURE & SOCIÉTÉ

Gaudibert refuse de considérer le domaine culturel comme un secteur neutre, transcendant les luttes politiques ; reprenant le concept althussérien, il montre comment cet « Appareil Idéologique d'Etat » est un instrument incomparable d'encadrement d'un certain nombre de couches sociales dont les Pouvoirs Publics et le P.C.F. (par ses courroies de transmission, la C.G.T. en particulier) se disputent le contrôle, tout en s'accordant sur le contenu idéologique de celui-ci.

On ne peut comprendre l'action culturelle de l'Etat sans prendre en compte les tensions entre la techno-bureaucratie et la part conservatrice de la bourgeoisie.

Gaudibert décrit donc la « coupure entre un courant du mouvement, friand de novation technologique et de mutation de tous ordres, et une coalition de l'ordre et de l'immobilité, crispée sur les anciennes valeurs, hantée par la crainte du changement. Tous les secteurs et sous-secteurs du système sont déchirés par ce que certains désignent comme une querelle des anciens et des modernes, et qui est une lutte aiguë — chargée de potentiel explosif — entre la bourgeoisie moderniste et la bourgeoisie traditionaliste : enseignement, église, information, recherche, urbanisation, mœurs, morale, famille, pouvoir judiciaire, censure, politique culturelle, etc... Tous ces affrontements sectoriels contribuent à développer une conscience confuse de la crise du système global. »

Les couches conservatrices, « crispées sur la petite production » (petite entreprise, petite propriété paysanne, artisanale ou commerciale), « la plus victime de la concentration capitaliste », les notables de province défendent une « culture

stabilisée et rassurante qui régnait officiellement sous la IIIe République, qu'on a pu baptiser style bourgeois... Cette culture chargée de valeurs et de normes traditionnelles semble la garantie d'un ordre social stabilisé. »

Ce courant a déjà tenté des contre-offensives contre l'avant-garde moderniste et un certain nombre de municipalités modérées (Caen, Bourges, Nice, etc...) ont marqué des points contre la politique d'action culturelle au nom du goût de la majorité de la population pour une culture moins « hermétique », moins « décadente » et non parachutée par des cercles d'intellectuels parisiens.

Mais malgré les accès de rogne d'un certain nombre d'élus de la majorité, c'est un autre courant qui domine l'Etat (et particulièrement le ministère des affaires culturelles), marquant ainsi le poids croissant d'une bourgeoisie moderniste : « Elle mise sur la modernisation de l'industrie française afin qu'elle relève le « défi américain, » lutte contre une société « bloquée » dans ses structures et ses mentalités. » (3)

une CULTURE néo-BOURGEOISE ?

Ce courant, en lutte contre tous les freins à l'expansion, prône les idéologies mobilistes, il parle de dynamisme, de mutation, de novation, d'innovation, de remise en question, de société permissive et même de révolution.

« Démocratisation + Modernité sont les deux mamelles de la bourgeoisie moderniste et de son mythe de la société de consommation de masse. » Sûre de sa capacité de récupération la bourgeoisie moderniste (la bureau-technocratie) pourra encourager les avant-garde apparemment les plus subversives dont l'œuvre devient « spectacle, marchandise, décor, gadget culturel, icône inoffensive foyer éteint. »

« La militation de cette bourgeoisie pour l'art moderne est bien symbolisée par l'exemple de G. Pompidou, dont on sait qu'il se passionne pour cet art découvert auprès des Rotschild... »

Pourtant, s'il constate ce processus d'intégration/récupération, Gaudibert,, à l'inverse d'un certain nombre de gauchistes qui rejettent l'action culturelle en bloc (se cultiver = s'embourgeoiser), pense que ce domaine est un terrain capital de la lutte politique aujourd'hui. (4)

Non pas que l'on puisse atteindre le prolétariat par l'apostolat culturel : les échecs de nombreuses tentatives d'éducation populaire sonnent le glas de l'illusion populiste.

Mais, la lutte politique sur le terrain de l'action culturelle est le moyen d'arracher au système :

- les jeunes (en rupture avec les modèles parentaux),
- les intellectuels
- et les « nouvelles classes moyennes » (cadres, techniciens, salariés du secteur tertiaire, travailleurs sociaux etc...)

Ces groupes, avides de culture (par leur degré d'instruction, leurs possibilités de loisirs, et leur désir d'identification à l'élite) constituent « un terrain propice à la radicalisation, car ces couches sont tout particulièrement rongées par l'insatisfaction, le vide et l'ennui de l'existence quotidienne, la lassitude de la manipulation qu'engendre aujourd'hui le système. »

Gaudibert ne parvient pas à organiser la synthèse de ses réflexions (l'absence de conclusion est à cet égard significative) ; il ajuste pieusement son analyse à la scholastique marxiste et le placage systématique de citations plus ou moins heureuses des grands ancêtres (Marx, Engels, Lénine, Mao) a de quoi agacer ; mais derrière la phraséologie, sa description de la situation de l'action culturelle et des clivages de la société contemporaine (surtout la 3ème partie de l'ouvrage) est importante.

Yves CARRÉ

(1) Discours à l'Assemblée Nationale, Octobre 1966.

(2) Pierre Gaudibert Action Culturelle : intégration et/ou subversion — Tournai-Casterman 1972 - 139 p. (Collection Mutations/Orientations).

(3) « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, ce qui veut dire les conditions de la production, c'est-à-dire tous les rapports...

Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelle distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. »

Marx et Engels - Manifeste du Parti Communiste — Paris — Edit. Sociales 1966 - p. 34.

(4) D'où la situation inconfortable de l'animateur culturel « Il se heurte à la bourgeoisie traditionnelle, se trouve dans une position d'alibi pour la bourgeoisie moderniste, devient suspect de gauchisme aux yeux du P.C.F. et rencontre l'hostilité des groupes gauchistes en tant que complice des institutions culturelles, intégré au système ; « flic » de la culture ». (p. 137)

Visage de la technocratie

Technocratie, technocrate, technobureaucratie, bureau-technocratie, etc... Quels termes peut-on trouver plus à la mode que ceux-là ? Chacun les emploie dans n'importe quelle conversation, les écrit en leur donnant n'importe quelle signification. Injure suprême pour l'un, alibi de l'incompétence pour l'autre, totalitarisme dans la compétence pour d'autres, le mot de « technocratique » a pris un caractère magique. Refuge ultime de l'individu à court d'arguments en face de l'adversaire, il est devenu aujourd'hui galvaudé à force d'être utilisé à contresens et non de propos. Mais c'est peut-être cela même qui fait son attrait et nous incite à notre tour à rechercher sa signification profonde.

Une approche du phénomène

Dissérer abstraitement sur la technocratie ne présente aucun intérêt sinon celui de satisfaire à un défoulement de l'intelligence. Essayer de la rencontrer au travers de quelques événements récents est en revanche beaucoup plus révélateur.

Trois exemples extraits de l'actualité

Saint-Laurent-du-Pont : 140 morts. L'enquête, le procès mettent en lumière l'extraordinaire dilution des responsabilités, le cloisonnement des services administratifs à tous les niveaux, la complexité des procédures et l'incohérence des règlements. Au total, un dispositif carac-

térisé par la confusion des principes, l'ineptie des objectifs, l'inefficacité des méthodes, la paralysie des responsables, l'irresponsabilité des exécutants. Technocratie ? Non, certainement pas. Bureaucratie ? Assurément. Démagogie ? Elle ne semble pas totalement absente de l'affaire.

La Défense, la Gare Montparnasse. Les tours s'élèvent dans le ciel de Paris orgueilleusement victorieuses après un combat obscur de plusieurs années et l'épuisement de tous les arguments acceptables. Ici, point de laisser-faire indolent et routinier, point d'abri derrière une quelconque codification réglementaire des compétences respectives. Les règlements, chacun les connaît ; les responsabilités ne sont pas écartées. Ceux qui ont arraché la décision ou, plus exactement, imposé et fait réaliser la construction savaient parfaitement à quoi s'en tenir, où ils allaient et comment ils y arrivaient. Leur volonté, leur obstination, leur habileté manœuvrière ajoutées à une parfaite connaissance du dossier, de ses aspects techniques et financiers, leur a permis de triompher. Tout est brutalement découvert un beau jour. Comme Saint-Laurent-du-Pont. Mais la spontanéité de l'événement est peut-être l'un des rares points communs entre les deux affaires. Ici, point de bureaucratie. Des objectifs ? Oui, précis et mesurés dans le temps. Efficacité, volonté de réalisation, secret : qualités essentielles pour placer chacun devant l'irréversible. La technocratie ne se reconnaît-elle pas dans ce tableau ?

Le marché d'intérêt national de la Villette. Scandale de la bureaucratie ou

de la technocratie ? Peut-être un peu de la première ; de la seconde, c'est difficile à dire. Mais sûrement scandale de la démagogie qui a largement servi de moteur en la circonstance. Démagogie vis-à-vis des professionnels, des électeurs parisiens, des parlementaires, des bureaux. Technocratie peut-être quand même dans le choix et l'application de l'idée rationnelle d'un abattage centralisé imposé contre l'évolution des faits.

Une analyse complète du phénomène technocratique ne saurait se borner à ces quelques exemples. Le cadre de la présente étude ne permet malheureusement point un tel approfondissement pourtant bien nécessaire. Sous cette réserve, il est néanmoins possible à partir des réflexions qui précèdent de distinguer des notions bien différentes.

Bureaucratie, Démagogie, Technocratie.

La bureaucratie tout d'abord. Elle nous est familière. C'est le visage privilégié de l'administration et l'on connaît le poids que celle-ci détient dans la vie contemporaine. C'est également l'une des caractéristiques essentielles des entreprises nationales, de la sécurité sociale et des institutions de même nature, bref de tout ce qui de près ou de loin possède un lien avec l'Etat. C'est pourquoi la bureaucratie nous touche de très près, nous la rencontrons quotidiennement et plusieurs millions de nos concitoyens en sont même les instruments, conscients ou inconscients, passifs ou actifs. Les marxistes et socialistes par exemple font partie de cette dernière catégorie à titre privilégié. Méthode de gestion (parler d'action serait cruel !), elle tend à devenir institution. D'où son enracinement dans le comportement des individus et sa propension à sécréter elle-même une activité quelconque aux fins de justifier de sa propre existence. Le mal ne s'est d'ailleurs pas limité à l'Etat ; nombreuses sont aujourd'hui les grandes entreprises

industrielles ou commerciales que la bureaucratie a gangrénées.

Lourde et massive car elle emploie un nombre considérable de personnes, la bureaucratie est également très lente car les transmissions, les avis et les consultations y sont multiples. Le cloisonnement des services institué sur la règle de spécialité favorise l'irresponsabilité, chacun voyant passer les affaires mais personne ne décidant. Paralyse et inefficacité, tels sont les résultats auxquels elle conduit mais elle ne s'en émeut pas : au moins, quand on ne réalise rien, on ne risque pas d'agir à tort. D'où la fuite en avant : pour se justifier on inventera d'autant plus de textes qu'on n'aura pas les moyens de les faire appliquer. Qu'à cela ne tienne, on sera couvert, c'est bien ce qui importe. Absence totale d'organisation, accumulation massive de personnel, utilisation anarchique des moyens ; pas d'objectifs mais à la place, des effectifs. Telle est bien la bureaucratie.

On ne s'étonnera guère dans ces conditions, que la bureaucratie et la démagogie fassent bon ménage. La seconde est cependant trop connue pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter longuement. Rappelons-en simplement les traits principaux : inconséquence, irréalisme, logomachie, irresponsabilité, mauvaise foi, tromperie. Flatterie systématique de l'électeur, du cotisant, de l'adhérent, de l'individu tributaire d'un groupe quelconque ; la démagogie est par excellence l'arme de l'homme politique, du parti, du syndicat, du responsable d'un groupe de pression quel qu'il soit, politique, professionnel ou social. Elle se combine parfaitement avec la bureaucratie qui excelle à enliser les promesses que les démagogues formulent d'autant mieux qu'ils connaissent cette « soupape de sûreté ». Quelle sanction risquer d'encourir en effet, sachant qu'il existe une formidable machine de dilution qui excelle dans le découragement des revendications !

Bien différente apparaît la technocratie. Elle n'ignore rien des inconvénients des deux précédentes. C'est pour-

quoi elle se présente au premier chef comme une méthode, bien avant que d'être une idéologie.

Une méthode qui vise essentiellement à l'obtention de résultats positifs. Qui cherche par les moyens les plus efficaces à atteindre des objectifs précis préalablement définis. Qui utilise toutes les ressources de l'organisation, du savoir et de la compétence pour arriver à cette fin. Qui suppose la persévérance dans l'action, la logique dans le raisonnement, la simplification dans les choix, la généralité dans le comportement. Le succès n'est pas une affaire de hasard. Il est le résultat obtenu par l'application de techniques précises, dans des conditions déterminées, d'une certaine façon.

Une idéologie également dans une certaine mesure, non pas au sens politique du mot, mais sur un plan intellectuel plus général. Croyance en une idée confuse de progrès perpétuel engendré par le développement croissant des techniques et l'organisation rationnelle de la Société qui doit en résulter, la technocratie ne se limite pas à la pure méthode. Cela peut sans doute expliquer qu'elle s'exprime parfois de façon déroutante à travers de multiples aspects, riches et opposés à la fois.

les expressions de la technocratie

Cette affirmation peut paraître étonnante, voire contradictoire avec ce qui précède. La recherche du général, du rationnel qui caractérise la technocratie et le technocrate ne devrait-elle pas en effet favoriser la constitution d'un « modèle » technocratique, d'un « profil-type » du technocrate ? Les multiples études entreprises sur le sujet n'ont pas encore permis de répondre de façon totalement satisfaisante à cette question.

l'absence de définition

Selon les auteurs, et le point de vue auquel on se place, les définitions de la

technocratie et du technocrate sont très différentes. D'ailleurs, ce n'est pas pour surprendre : vécue et non conçue, la technocratie ne peut s'exprimer selon un corps de règles, mais plutôt à travers des comportements humains qui sont nécessairement dissemblables. D'où la difficulté de la cerner sans risque d'erreur. Présenté souvent comme l'un des pères spirituels de la technocratie, Saint-Simon lui-même, s'est bien gardé de définir le technocrate-type. En revanche, son approche de la question est très instructive.

Reprenons le texte fondamental de la « Parabole ». Qu'y trouve-t-on ? Tout et rien à la fois. Rien quant à une définition de règles. Tout quant à ce que la technocratie peut concevoir et réaliser, par qui elle le peut et comment. Idée de progrès perpétuel, scientisme résolu, nomenclature des techniciens, cela suffit pour l'instant en attendant « l'ère des organisateurs » qui paraîtra cent ans plus tard... à l'époque des synarques qui, à Vichy, rêvaient de reconstruire la France en fonction de leur schéma.

Quels sont alors ces technocrates ? D'abord des techniciens. Le bureaucrate ou le démagogue peut parfaitement ne pas être technicien : il aura toujours la ressource de pouvoir s'abriter derrière la paperasserie et le verbiage. Le technocrate n'a pas cette possibilité ; sa force réside dans la connaissance des techniques. Mais il se distingue du pur savant par son souci de faire appliquer et prévaloir le point de vue « scientifique ». D'où l'aspiration à la maîtrise de l'économie et également de la politique qui conditionne la première. D'où l'importance de la méthode et de l'organisation : planification à longue échéance, pleine utilisation des intentions et des techniques nouvelles, administration scientifique de la société. Par l'adhésion à ces objectifs, par l'utilisation rationnelle des méthodes les plus appropriées à les atteindre, par la conviction du succès de l'entreprise se distinguera le technocrate des autres détenteurs du pouvoir politique ou économique.

les institutions Technocratiques

Pour rencontrer le succès l'action du technocrate ne pourra pas se développer dans un contexte inadéquat. La technocratie a donc besoin de formes institutionnelles appropriées qui lui permettent de s'épanouir. D'abord pour former ceux qui deviendront des technocrates. Ensuite pour donner à l'action de ceux-ci un maximum d'efficacité.

La suprématie du savoir exclut l'égalitarisme dans la formation du technocrate. Les détenteurs de la connaissance ne peuvent être que peu nombreux. Ils peuvent ainsi disposer d'un monopole dans leur spécialité et leur petit nombre, leur même origine de recrutement favorise les relations personnelles, les rend solidaires dans leurs agissements. Certaines filières de formation, telles que certaines grandes écoles, sont donc des pépinières de futurs technocrates. Lancés dans l'existence, les anciens de ces écoles ont naturellement tendance à « coloniser » les responsabilités dans l'industrie, le commerce, l'administration. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils passent fréquemment à une deuxième étape, celle qui consiste à s'approprier le pouvoir politique. Il leur faut alors passer par les fourches caudines du suffrage universel et de la démagogie. C'est parfois pour certains une crise de conscience. C'est toujours une remise en cause du comportement antérieur.

On s'explique aisément que les technocrates affectionnent plutôt les organismes, publics ou privés à vocation générale au sein desquels ils sont parfaitement à l'aise. Petites cellules de travail, absence de hiérarchie, participation effective à de multiples activités voilà ce qu'ils recherchent. Equipe directionnelle placée auprès du patron dans l'entreprise, permanent syndicaliste, membre du cabinet ministériel, « expert » du Plan, etc... sont les principaux technocrates. Souvent conseillers, rarement en exergue, ils sont ceux qui font prendre les décisions par

ceux qui les annoncent officiellement et en supportent la responsabilité majeure. La discrétion est en effet une des conditions essentielles de l'efficacité. Le technocrate peut donc difficilement être un homme public mais il lui faut être placé dans une position générale qui est celle de l'homme public. Moins vulnérable que ce dernier par certains côtés, il demeure néanmoins de ce fait en porte à faux vis-à-vis du pouvoir politique.

Paradoxe du technocrates

À l'aise dans les domaines économiques et administratifs qu'il domine grâce à son savoir technique, le technocrate ne peut en fait véritablement exercer le pouvoir que s'il acquiert la maîtrise de l'instrument politique. A priori cependant, sa méfiance à l'égard du domaine politique est fréquente. La politique n'est-elle pas le secteur de l'aléatoire, de l'imprécis, de l'irrationnel ? Ces éléments ne se concilient guère avec la recherche de l'efficacité et du succès. D'où une attitude de refus du modèle politique que l'on rencontre quelquefois chez certains technocrates.

Néanmoins, le technocrate exerce dans un environnement politique dont il ne peut s'échapper. À défaut d'y trouver des conditions satisfaisantes d'expression, il lui incombe de modifier cet environnement. La tâche n'est pas des plus faciles.

En effet, le technocrate doit accéder au pouvoir politique s'il veut faire prévaloir le technique. Il le peut difficilement sans entrer, au moins partiellement, dans le « jeu » politique qu'il doit détruire.

Ceci explique que l'on rencontre des catégories de technocrates quasi-opposées. Ainsi, les politiques qui se veulent efficaces sont tentés par la technocratie qui leur apporte les méthodes et l'organisation dont ils manquent. Le cas est fréquent chez les hommes poli-

histoire documents folklore politique



150 titres parus parmi lesquels:

L'ACTION FRANÇAISE

Chants des Camelots, les voix de Maurras Daudet Etc...

LES CHOUANS

Une évocation historique et musicale des guerres de Vendée et de Bretagne.

Marches et Refrains de l'armée Française (4 titres)

Histoire sonore de la IIème Guerre Mondiale (12 titres)

Philippe Pétain

Chansons Anarchistes

La Révolution Irlandaise

etc...

*Chez tous les bons disquaires et à la
SERP 6, rue de Beaune Paris 7ème
catalogue sur demande:*

tiques de « gauche » qui sont convaincus de la valeur de leur idéologie mais aussi de son inefficacité. Ne nourrissant aucune illusion à l'égard du parlementarisme ou de l'autogestion ils acceptent la technocratie comme chance de régénérescence du socialisme. L'étatisme, la planification chers aux technocrates entrent tout à fait dans leurs vues. Mais ils butent souvent sur l'écueil de la bureaucratie et sur l'anti-humanisme des technocrates.

En sens contraire, de nombreux technocrates, qui auraient pu être tentés par l'idéologie socialiste, y voient un frein à l'organisation de la société. Le Socialisme leur apparaît alors comme dépassé, suranné et donc comme un obstacle à éliminer définitivement car il encombre la route du progrès. Leur rencontre avec les précédents engendre parfois de violentes oppositions ; celles-ci ont certainement empêché jusqu'à présent la prise de pouvoir politique par les technocrates.

Ces contradictions ne sont pas les seules et, au terme de telle étude, la définition de la technocratie et du technocrate demeure aussi malaisée qu'à son début. Une certitude cependant : le technocrate n'est pas conservateur. Pour cette raison, il est un ennemi naturel pour beaucoup. Cette sévérité est bien souvent justifiée, mais tout n'est peut-être pas à rejeter dans cette démarche qui a mis en lumière la nécessité d'une organisation de la société.

Jacques DELCOUR

l'homme de lettre dans la société.

entretien avec G. Matzneff

Gabriel Matzneff est né en 1936 à Neuilly sur Seine. Il a publié, aux éditions de la Table Ronde, un recueil d'essais, *Le Défi*, un pamphlet, *La Caracole*, un récit autobiographique, *Comme le feu mêlé d'aromates*, un roman, *L'Archimandrite*. Ses deux derniers ouvrages sont *Le Carnet Arabe* (1971) et *Nous n'irons plus au Luxembourg* (1972). Gabriel Matzneff est en outre co-producteur de l'émission « Orthodoxie » à la Télévision Française.

Arsenal : *Gabriel Matzneff, quelle est la situation de l'homme de lettres dans la société industrielle de 1972 ?*

G.M. : Il est difficile de porter un jugement général, car il n'y a que des cas d'espèce. Cependant je ne pense pas que la situation de l'écrivain soit meilleure aujourd'hui qu'au siècle dernier. Peut-être a-t-elle même empiré. Dans un de ses romans, Anatole France évoque ces greniers proches du Panthéon, où de jeunes poètes écrivent sur des tables de bois blanc les phrases qui vont faire trembler les tyrans. Cette image de l'homme de lettres peut sembler fort désuète au grand public. De fait, si l'on considère que l'écrivain, c'est M. Guy des Cars, elle l'est ; mais elle ne l'est pas s'agissant d'artistes véritables.

Il n'est que de jeter, par amusement, un coup d'œil aux offres d'emplois publiées par *le Monde* pour comprendre que l'écrivain est, aujourd'hui plus que jamais, l'homme inutile, l'homme en trop, l'homme dont la société ne demande qu'à se passer. Si dans les périodes de troubles politiques, ce sont toujours les écrivains

que l'on fusille en premier, c'est parce que la disparition d'un savant ou d'un industriel risque d'enrayer le mécanisme de la vie sociale, au lieu que la mort d'un poète, cela n'a jamais empêché personne de dormir, et c'est toujours ça de gagné pour l'ordre petit-bourgeois.

Les sociologues nous annoncent que le livre imprimé va disparaître, au profit des techniques audio-visuelles. Par tempérament, je m'intéresse au présent, non à l'avenir, et je n'ai aucune opinion sur ce point. Il est néanmoins possible que ces sociologues aient raison. Certaines formes du livre ont déjà disparu, telles que la plaquette sur beau papier, publiée à tirage restreint, qui était si à la mode entre les deux guerres, du temps de Gide et de Valéry. Nous pouvons sans peine imaginer que d'autres formes, qui ont encore cours aujourd'hui, ne tarderont pas à s'abîmer, elles aussi.

Arsenal : *Dans « l'Avenir de l'Intelligence », Maurras parlait des écrivains qui n'ont pas d'autre choix que de « jeûner, les bras croisés au-dessus du banquet, ou, pour ronger les os, se rouler*

au niveau des chiens ». Cette phrase s'applique-t-elle à la situation actuelle de l'écrivain ?

G.M. : Il ne faut pas dire de mal du jeûne, qui est souverain pour la santé du corps et l'éveil de l'âme. Nous mangeons beaucoup trop, au propre comme au figuré. Cela posé, il est exact que l'écrivain qui n'a ni second métier ni fortune personnelle doit faire montre d'une certaine force de caractère s'il veut résister aux tentations dorées de la littérature alimentaire. Elvire de Brissac, qui revient d'un long voyage aux Etats-Unis, me racontait que là-bas il y a peu de librairies, mais en revanche de nombreux clubs de livres, qui ont parfois plusieurs millions d'adhérents et pour qui travaillent, à la commande, une multitude d'écrivains. Dès que l'on entre dans un tel système, le métier d'écrivain devient alors fort lucratif. Mais précisément, le métier que font ces gens-là n'a, selon moi, rien à voir avec la création artistique, avec la littérature. Un véritable écrivain, c'est Cioran, qui ne fait aucune concession aux dieux de l'Empire et qui, bien qu'il ne soit plus un jeune homme, continue de mener au Quartier Latin la vie frugale de l'éternel étudiant. Pour l'artiste véritable, la vraie richesse, c'est la libre disposition de son temps ; c'est de pouvoir se dire, au saut du lit, que la journée lui appartient : ni bureau, ni « affaires », ni corvées professionnelles. Une telle organisation de vie suppose le renoncement à la plupart des avantages de la société bourgeoise, téléviseur, automobile, maison de campagne, etc... ; elle suppose le dépouillement.

Arsenal : *La Société industrielle n'a-t-elle pas considérablement élargi le cercle des lecteurs en créant, par exemple, le livre de poche ?*

G.M. : Le nombre de volumes vendus s'est assurément augmenté, mais je ne suis pas sûr qu'il en aille de même du nombre des lecteurs. Lorsque j'apprends qu'on a vendu plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires de *La Philosophie du Droit* de Hegel, cela me laisse rêveur. Y-a-t-il véritablement en France quarante mille personnes à la fois assez savantes et assez vicieuses pour lire un tel livre ? Permettez-moi d'en douter. Hegel est le genre d'auteur que les gens n'achèteraient pas s'il leur fallait le payer quarante

francs chez Vrin, qu'ils achètent parce qu'au Drugstore il ne leur en coûte que trois francs, qu'ils sont fiers de mettre sur un rayon de leur bibliothèque, mais qu'ils ne lisent pas. Souvenez-vous du *Défi*, où j'évoque ces petites nanas qui apportent le *Traité du Désespoir* de Kierkegaard, à la piscine Deligny, et qui le posent bien en vue à côté de leur serviette de bain, afin d'intimider les éventuels dragueurs et d'opérer ainsi une sélection : « Venez chez moi, Mademoiselle, je vous lirai du Heidegger dans le texte ».

L'intérêt du livre de poche serait de rééditer des textes introuvables en librairie, tels que, par exemple, les traités et les lettres de l'abbé de Saint-Cyran, les romans de Custine, les *Parerga* de Schopenhauer, les œuvres complètes de Byron, etc... Mais les éditeurs manquent de culture et d'imagination, et ils nous servent toujours le même brouet : *La Chartreuse de Parme*, *Guerre et Paix* et autres titres, excellents certes, mais dont il existe déjà d'innombrables éditions bon marché, chez les bouquinistes et ailleurs.

Et puis, la culture est une quête. La joie que l'on éprouve à découvrir un livre que l'on recherche, que l'on espère depuis des mois, voire des années, ne peut être comparée au geste blasé du type qui prend un bouquin sur le tourniquet d'un bureau de tabac. C'est la même différence qu'entre une jeune fille que vous draguez et une putain que vous payez. Le livre de poche, c'est la rue Godot de Mauroy de la littérature.

Arsenal : *Selon vous, le rôle de l'écrivain dans la société est-il important ?*

G.M. : Dickens, Hugo et Tolstoï me semblent être les derniers écrivains à avoir exercé une influence de dimension nationale, à avoir modelé en profondeur la conscience d'un peuple. A un certain moment de leur vie, Dickens a été l'Angleterre, Hugo la France, Tolstoï la Russie. Il faut lire dans les souvenirs de jeunesse de Paoustovski ses pages admirables sur la mort de Tolstoï : ce jour-là un peuple entier se sentait atteint, mutilé ; un peuple entier avait pris le deuil. Au vingtième siècle, je ne pense pas que cela puisse être dit d'autres écrivains. Que d'Annunzio ait été très populaire en Italie, Unamuno très respecté en Espagne, cela est l'évidence, mais cette

popularité et ce respect ne sont pas une véritable identification d'un peuple à une pensée et à une œuvre. Je ne crois pas que Thomas Mann ait exercé sur le peuple allemand, sur la vie nationale de l'Allemagne, une influence effective. Jünger ne joue aucun rôle dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Et ces princes de la jeunesse que furent chacun à sa manière, Maurras et Gide ont-ils régné au-delà du cercle formé par la bourgeoisie éclairée, ont-ils atteint aux couches populaires ? Je n'en suis pas sûr. Ce qui en tout cas est frappant, c'est l'indifférence des Français à la mort de leurs plus grands écrivains. Les obsèques orchestrées par le gouvernement et l'Eglise catholique peuvent donner l'illusion d'un émoi populaire ; mais ce n'est qu'une illusion, et ni la mort de Claudel, ni celle de Mauriac n'ont endeuillé la France. Cela dit, chaque écrivain qui jouit d'une certaine notoriété exerce une influence. Nous recevons tous des lettres de jeunes gens. Ce n'est pas une raison pour se prendre au sérieux.

Arsenal : *Ne pensez-vous pas qu'une civilisation se juge d'abord à la place qu'elle donne aux activités désintéressées de l'esprit, à la beauté, à la place qu'elle accorde à l'écrivain ?*

G.M. : Il est certain qu'un prince éclairé est le bonheur des artistes, et que les hautes époques de l'histoire — la Rome d'Auguste, la Renaissance italienne, le dix-septième siècle français — sont plus favorables à l'épanouissement des talents que les temps de détresse, de tyrannie et d'humiliation. Renan a sur ce thème quelques pages très pénétrantes. Mais cela dit, il ne serait pas bon que l'artiste en général, et l'écrivain en particulier, exigeât trop de bienfaits de l'Etat. Certes, nous pouvons regretter que M. Pompidou ne soit pas Louis XIV, et pour ma part je serais enchanté de recevoir une pension de l'Elysée, comme Scarron et Racine en recevaient du Louvre. Cela mettrait du beurre dans les épinards ou plutôt, et pour parler comme la comtesse Grancéola, du gomasio dans le riz complet. Mais ne soyons pas trop exigeants envers la République. Je trouve déjà bien que, grâce à la Caisse Nationale des Lettres, l'écrivain non salarié puisse bénéficier de la Sécurité Sociale : je suis enchanté d'avoir enfin le droit d'être

malade.

Arsenal : *Les écrivains peuvent-ils être vraiment appréciés dans une société inculte ? Ce qui pose le problème d'une université humaniste, de plus en plus déconsidérée aujourd'hui...*

G.M. : Rassurez-vous, les écrivains sont, dans leur ensemble, aussi incultes que les gens qui les lisent. Il n'est pour s'en pénétrer que de considérer la façon dont leurs livres sont écrits. La langue française s'est à ce point dégradée que si vous écrivez un trop bon français, on vous accuse de faire des anachronismes, voire des barbarismes, ce qui est un peu fort de café ! Quant à l'université, elle me semble imbécile et dissolvante. Mais étant le contraire d'un universitaire, je préfère ne pas m'étendre sur ce point.

Arsenal : *S'il y avait une révolution, les écrivains y joueraient-ils un rôle prépondérant ?*

G.M. : Ils joueraient le rôle qu'ils ont toujours joué dans les périodes troublées, c'est-à-dire qu'ils s'emploieraient à faire fusiller les chers confrères qu'ils ont dans le colimateur. Le fondement de l'homme, ce sont la lâcheté, l'égoïsme et la vanité. Chez l'homme de lettres, cela est vrai à la puissance dix. Vous imaginez sans peine ce que peut donner l'heureux possesseur d'aussi délicates vertus lorsqu'il siège à un tribunal révolutionnaire.

Arsenal : *L'écrivain ne doit-il pas être forcément un révolté ?*

G.M. : Si l'écrivain a la liberté de faire son œuvre et de vivre la vie qui lui plaît, il n'a aucune raison de se révolter. En fait, nous sommes des privilégiés de la société, des heureux de ce monde. Maurras parlait de « mendiants lettrés » ; moi, je dirais plutôt que nous sommes des clochards de luxe. Au début de notre entretien, nous évoquions l'écrivain qui habite un grenier, dans le quartier du Luxembourg. Cet écrivain gagne sans doute moins d'argent qu'un employé de banque, mais il a une existence infiniment plus agréable : il n'est soumis à aucune contrainte, à aucun horaire, il peut, s'il en éprouve l'envie, partir vivre trois mois dans une île grecque ou dans une oasis tunisienne, et ses seuls devoirs sont ceux de la création artistique, qui n'est pas un devoir ennuyeux, mais une joie et un accomplissement.

CHAQUE JOUR LISEZ

COMBAT



Vous trouverez des rubriques spéciales :

<i>Beaux-Arts</i>	<i>Le lundi</i>
<i>Tourisme</i>	<i>Le mardi</i>
<i>Lettres</i>	<i>4 pages le jeudi</i>
<i>Mode</i>	<i>Le samedi</i>

QUOTIDIEN LIBRE D'INFORMATION

en vente dans tous les kiosques

le capitalisme 'sauvage' aux Etats-Unis

par Marianne Debouzy

Seuil, Paris 1972

Il furent quelques centaines, « robber barons » ou « grands féodaux » du capitalisme dont le nom se retrouve à chaque étape de la nation américaine et dont la vie est un résumé de l'histoire de la croissance économique aux Etats-Unis. John D. Rockefeller, le magnat du pétrole, le fondateur de la Standard Oil of New Jersey et de ses multiples branches, Andrew Carnegie le « roi de l'acier », créateur de l'United States Steel, le Commodore Vanderbilt et ses ennemis jurés Daniel Drew, Jay Gould et Jim Fisk des chemins de fer de l'Erie, J.P. Morgan et Jay Cooke les banquiers du grand « boom » économique, sont les figures de proue de ce capitalisme sauvage dont Marianne Debouzy a voulu faire une « analyse lucide. »

Autant que nous puissions en juger son entreprise est réussie. S'appuyant sur une bibliographie quasi-exhaustive du phénomène de privatisation des richesses et du développement, spécialiste elle-même de la civilisation américaine *, l'auteur nous retrace l'aventure fulgurante de ces « Titans » de l'âge d'or du capitalisme. Utilisant toutes les ressources d'une législation peut contraignante, s'emparant de l'appareil politique et corrompant jusqu'à l'entourage du Président, faisant preuve d'une intelligence des « affaires » hors pair, qui n'avait d'égal que le peu de scrupules sur le choix des moyens employés, des hommes issus de tous les milieux sociaux — et souvent les plus modestes — ont fondé des empires industriels, amassé des fortunes immenses, fait

voter des lois par l'intermédiaire de leur « lobbies », bref se sont emparés de toutes les richesses du Nouveau Monde et ont œuvré à façonner le visage de l'Amérique conquérante que nous connaissons.

De la guerre de sécession à la veille de la guerre européenne de 1914-1918, ils se sont livrés bataille pour la possession des chemins de fer, des ressources pétrolières et de leur exploitation, de toutes les ressources énergétiques et du réseau financier et bancaire qui partout les soutint.

Au prix d'énormes spéculations et de corruptions gigantesques ils ont fondé des empires qui se perpétuent et se développent encore.

Héritiers d'une Amérique puritaine ils ont su forger le mythe de la « réussite sociale-considérée-comme-un-don-de-Dieu », et leurs biographes officiels en ont fait les « surhommes » d'un nouvel âge industriel et financier. Adeptes d'une philanthropie bien comprise, ils ont cherché à banaliser leurs méthodes, à les justifier aussi.

Et c'est finalement l'analyse de cet « Evangile de la richesse » qui doit retenir le plus notre attention car nous y voyons la plus claire démonstration des prémisses du mythe actuel de cette société de consommation qui n'est au mieux qu'une « société de producteurs. » Le « darwinisme social », typique de l'explication hagiographique de cette épopée, ne résiste pas à l'étude précise non seulement des

moyens mais aussi des fins d'une telle société et de ses représentants les plus caricaturaux peut-être mais aussi les plus typiques.

N'est-ce pas une entreprise de démythification qu'a voulu entreprendre en définitive M. Debouzy ? Sans aucun doute ; et nous ajouterons qu'une société a les mythes qu'elle mérite et que la

lecture d'un tel livre ne peut être que salutaire pour comprendre l'Amérique d'aujourd'hui, celle des révoltés nihilistes et de l'américain moyen, celle qui sait transformer au moment propice la guerre d'Indochine en un banal investissement financier et passer le plus simplement du monde de l'arrosage au napalm ou du défoliant à la pluie de dollars.

Philippe DILLMANN

Marianne Debouzy enseigne l'histoire des Etats-Unis à l'Université de Paris VIII. Après des études de lettres en Sorbonne, elle a soutenu en 1969 une thèse sur la littérature et la civilisation américaines.

l'école de fontainebleau

Les portraits de Jean Clouet et du Titien concourent à nous donner une idée exacte de ce que fut le charme du Roi-Chevalier. Même les manuels primaires de l'école républicaine s'abstiennent de trop masquer ou défigurer sa grande allure : un chef de guerre qui sut trouver le dévouement d'un Bayard, et un Prince des humanistes qui sut s'entourer des Estienne, de Guillaume Budé, des pléiades de l'intelligence française du temps. Ce charme royal de François Ier a impressionné des chefs d'Etats étrangers au point de rendre envieus jusqu'à la mesquinerie tant Henri VIII que Charles Quint. Mais ce charme a touché les artistes italiens du Cinquecento invités en France et qui se plaisaient à s'y établir à demeure. On peut à bon droit appliquer à François Ier ce que Bossuet disait des Perses : « les gens de mérite étaient connus parmi eux et ils n'épargnaient rien pour les gagner. » Il a séduit les Français de son siècle et aujourd'hui même, devant les vestiges éblouissants de l'Ecole de Fontainebleau (1) il ne trouve de réfractaires à son prestige que les grincheux incurablement installés dans l'aigreur et l'esprit faux. Gébélain l'a dit, « La Renaissance

en France a été le Fait du Prince. »

le fait du prince

On le sait, au retour de sa captivité à Madrid, François Ier décide de transformer en demeure royale un simple rendez-vous de chasse. Ce sera le château de Fontainebleau. On peut avoir une idée assez précise de ce que fut cette résidence en se rapportant à une tapisserie de Lucas de Heere (3), d'après les dessins de Caron, qui représente une « Fête sur l'eau. » Le Fontainebleau d'aujourd'hui n'est plus, à beaucoup près, celui de François Ier. Mais certains éléments en demeurent intacts, d'autres ont été ingénieusement restaurés sur l'initiative d'André Malraux. Et cette exposition constitue à bien des égards une recherche active, éclairée, efficace, du Fontainebleau perdu.

Tout le destin de l'art français moderne tient peut-être dans l'agrément trouvé par le Roi, en 1530, à un dessin du Rosso inspiré par l'Arétin. Mars y était représenté conduit vers Vénus par les Amours et les Grâces. Si l'allusion au

mariage du roi avec la sœur de Charles Quint était certaine, la gloire du Rosso à cette date, même recommandé par Michel Ange ou A. del Sarto, n'avait rien d'assuré. En l'invitant en France la même année François Ier, dans le temps où il paraît en faveur d'un inconnu, affirmait la sûreté de son goût et de son intuition. 1532 voit à la fois le Rosso nommé « peintre ordinaire du Roi », fait chanoine de la Sainte-Chapelle et secondé par un nouveau venu, qui lui est adjoint, le Primatice.

De 1534 à 1537, le Rosso travaillera à la Galerie François Ier, entreprenant quinze sujets à fresque (dont il n'achèvera que treize) et complétant l'ornementation par deux tableaux au bout de la galerie (Bacchus et Vénus, Vénus avec l'Amour). Les thèmes seront empruntés à des Anciens : Hérodate, Apulée, Ovide. Le génie du Rosso va se révéler par quelques inventions techniques de détail et par sa conception générale de la décoration.

On remarque qu'il est sans doute le premier à user des stucs comme de vraies sculptures. En outre, dépassant Michel-Ange, il a l'audace de composer les stucs et les peintures. Enfin il va systématiser l'emploi d'un procédé nouveau, le cuir (3), qui va lui permettre de réunir tous les décors dans la production d'un effet commun. Cette formule de Maurras : « En art, les ensembles seuls valent ; il n'y a pas à vraiment dire, de beauté de détail... » (4) donne la mesure de son génie.

'le trésor des merveilles'

« Trésor des Merveilles » telle est l'expression dont se sert le Père Dan, en 1642, dans son livre sur le château de Fontainebleau. Doit-on y trouver l'emphase d'une flatterie à l'orientale ? Il ne semble pas, tant le patrimoine artistique français et humain a été enrichi dans l'exécution des plans de François Ier.

Le Roi qui a invité en France les artis-

tes de la Rome moderne veut également y acclimater les œuvres majeures de l'ancienne Rome. De 1540 à 1543, le Primatice et Vignole font des moulages de plâtre des antiques. Les fontes en bronze sont présentées à la Cour en grand appareil. Trois de ces fontes accueillent les visiteurs d'aujourd'hui dans le vestibule du Grand Palais. Il s'agit d'une réplique de la **Vénus de Cnide**, d'une très belle **Ariane** dont le vêtement plissé inspirera un Jean Goujon et d'un **Apollon**.

Mais le choix de François Ier ne va pas seulement influencer, par le truchement du Rosso et du Primatice, la peinture et la sculpture. Toutes les formes d'expression artistique vont être atteintes par cette superbe contagion : la tapisserie, le vitrail, les intailles, la ferronnerie, l'orfèvrerie, la reliure et l'art du livre.

A tout prendre, ce quatrain de J. de La Taille, qui est placé en légende d'une effigie royale se situe plus près de la vérité que de la flatterie quand il déclare :

**César voyant d'Alexandre l'image,
Comme envieux se mit à soupirer ;
Mais ce portrait aurait bien l'avantage
De faire même Alexandre pleurer**

Et si l'on se souvient que François Ier créa le Collège de France, l'Imprimerie Nationale, qu'il institua le système du dépôt légal des imprimés, l'usage du français pour les édits, les contrats et la justice, comment ne pas partager l'émotion du latiniste Galland qui déclare : « ... Nous soulions sous forme humaine offusquée des ténèbres d'ignorance laide et abominable estre lourdes et grosses bestes, à présent par l'institution en toutes bonnes sciences entendons quelque chose et sommes véritablement devenuz hommes. Avant ce roy, nous nous amusions seulement à ce qui se présentait à nos senz imbéciles, comme si les organes de nostre raison eussent été fermez... » (5)

fontainebleau retrouvé

Les fresques du Rosso pour la galerie François Ier ont disparu. Cependant, elles

sont merveilleusement restituées au visiteur par six pièces de tapisserie qui reproduisent fidèlement six fresques du mur sud de la galerie. Ces tapisseries sont conservées à Vienne.

Il n'est pas indifférent de signaler après les auteurs du catalogue que les compositions célèbrent « les grands principes de la monarchie et les vicissitudes d'un grand règne ». La première met en scène le « combat des centaures et des Lapithes » et symbolise la fatalité de la guerre (6). Le thème de la **fontaine de Jouvence** est traité dans la seconde. La troisième présente tragiquement la **mort d'Adonis** épisode mythologique traité par Ovide comme celui de **Danaé Cléobis et Biton** conduisant leur mère Cydippe au temple de Junon symbolisent l'idée de respect. La sixième enfin montre François 1er sous l'apparence d'un empereur romain qui tient dans sa main gauche une grenade ouverte symbolisant l'**unité de l'Etat**, et recevant l'offrande d'une autre grenade que lui remet un personnage à genoux.

Toutes ces pièces de la galerie François 1er gardent une fraîcheur de coloris indécible et tous les tons des ors, des bleus, des rouges, des jaunes, des gris sont ceux des couleurs de plein jour. Mais que dire des formes et des mouvements ! Nous laisserons volontiers la parole à un des premiers maîtres de l'**Action Française** qui a su naguère caractériser avec exactitude et talent la manière du Rosso :

« Dans tout ce qui nous reste de sa main, on trouve ce choix piquant d'attitudes imprévues, cet emportement dans la composition. Il est vrai que ses airs de têtes et ses visages ne sont point beaux (...) Mais il y a chez lui tant de vrai souffle, des ressources si variées, un sentiment si vif et si présent de la forme et du mouvement que les plus rigoureux censeurs ont toujours senti moins de pente à le critiquer qu'à l'absoudre. » (7)

Pour qui aurait la présomption de présenter les trésors rassemblés au **Grand Palais**, il faudrait tout un fort volume et il en faudrait peut-être un autre pour énumérer tout ce qui ne fut pas cité dans notre très bref essai de présentation.

suite française

En l'occurrence, notre ambition fut excessive : il s'agissait en effet de donner, par le simple recours à des mots — à des signes nus et abstraits — l'écho d'un mouvement qui a communiqué à tous les arts sa couleur, le sens voluptueux de la vie en même temps qu'une riche et complexe alchimie de symboles.

Il reste une deuxième ambition, plus modérée, mais non pas plus modeste, celle d'avoir piqué la curiosité du lecteur. En visitant le **Grand Palais**, il comprendra comment François 1er est l'initiateur d'une **suite française** où Versailles répondra à Fontainebleau, le Rosso et le Primatice à Lebrun.

PERCEVAL.

Cabinet Pierre ARVIS & Cie

SARL Capital de 20 000 fr

ADMINISTRATION DE BIENS

21 Av du 14 Juillet

Aulnay s/Bois

Seine St Denis

Tel : 929 60 16

- 1) au Grand Palais (17 octobre 1972 – 15 janvier 1973) et au Louvre, Collection de François Ier.
- 2) Conservée au **Musée des Offices** à Florence, elle n'a pas été prêtée pour cette exposition.
- 3) On nomme ainsi une partie du cartouche qui évoque l'enroulement d'une bande de cuir plissé, découpé, prenant des formes très diverses.
- 4) Charles Maurras « Barbarie et Poésie » p. 320.
- 5) « Oraison sur le Trepas du roy François » prononcée devant l'Université de Paris le 7 mai 1747 ; citée par André Chastel dans sa préface au Catalogue de l'exposition.
- 6) L'épisode mythologique est relaté au livre XII des **Métamorphoses** d'Ovide.
- 7) Cf. Louis Dimier : **L'art Français** Paris 1965, Hermann éditeur. Dimier soutint une thèse sur le Primatice en 1900.

la reine blanche

Régine PERNOUD

Albin Michel

En l'an 1.200 de notre histoire, la France n'est pas faite. C'est encore un petit royaume et il suffirait de peu de choses pour qu'il soit envahi, réparti entre ses voisins, rayé de la carte du monde. Que le roi meure prématurément, qu'un enfant trop jeune lui succède, et il ne restera plus rien de l'œuvre capétienne tant elle suscite de convoitises.

Le fil est ténu, mais solide : en l'an 1.200, c'est Philippe Auguste qui règne, et il vient de marier son fils Louis, âgé de douze ans, à la toute jeune Blanche de Castille, la petite fille d'Aliénor d'Aquitaine. Mariage diplomatique puisque Philippe en attend la paix avec l'Angleterre. Las, quatorze ans plus tard, alors que le roi de France n'a cessé de marquer des points contre Jean sans Terre, alors qu'il songe à la conquête de l'Angleterre, une habile manœuvre et une bataille malheureuse viennent modifier le cours des événements.

Désormais, c'est la France qui est menacée, à la fois dans les Flandres et dans le Sud Ouest. Mais l'époux de

Blanche à grandi : tandis que Philippe Auguste remporte la victoire de Bouvines, « Louis le Lion » fait reculer Jean sans Terre, tant et si bien qu'il songe à débarquer en Angleterre. Le projet échouera. Mais lorsque Philippe Auguste meurt, l'avenir de la dynastie paraît assuré : l'année de Bouvines, Blanche a donné un héritier à la couronne et le couronnement de Louis VIII semble marquer le début d'un règne glorieux. Trois ans plus tard, au retour de la croisade contre les Albigeois, Louis VIII meurt de maladie. Son fils n'a que douze ans et c'est désormais sur Blanche que pèse tout le poids du royaume.

On sait que les régences sont les plaies des monarchies, et l'on pourrait penser que la présence d'une femme à la tête du royaume rend ces périodes plus redoutables encore. Mais l'esprit du temps est rebelle aux thèses misogynes : à cette époque, comme le remarque Régine Pernoud, « ce sont les femmes qui font l'histoire. » Et puis, l'histoire de Blanche de Castille montre qu'il peut y avoir de bonnes régences.

Pourtant ce ne sont pas les dangers qui manquent : l'occasion est belle pour l'Angleterre, qui se montre prête à la saisir, et pour les barons, tels le comte de Bretagne Pierre Mauclerc et Hugues de la Marche, qui entrent en rébellion. La Reine Blanche saura faire échec à ces menées, d'abord par la diplomatie, mais aussi en faisant appel au peuple qui, un jour, viendra délivrer le jeune Louis IX menacé à son tour.

Toute sa vie, Blanche saura pratiquer la diplomatie et mener une habile politique de mariages qui lui permettront d'écarter les menaces et d'agrandir le royaume. Il lui faudra aussi faire la guerre, que ce soit à l'Angleterre toujours prête à reconstituer le royaume des Plantagenêts, ou à ces barons remuants qui se nomment Pierre Mauclerc, Raymond Trencavel et Hugues de Lusignan. Mais elle saura également mettre fin à la guerre qui traîne depuis vingt ans en Albigeois. Ainsi parviendra-t-elle à remettre à son fil un royaume agrandi et pacifié.

Mais jamais elle ne pourra abandonner sa tâche. Lorsque le futur Saint Louis part en croisade, c'est encore sur elle que viendra peser la charge du royaume. Il lui

faudra veiller sur l'Angleterre qui exige la restitution de la Normandie et de l'Ouest, et s'assurer, après la mort du comte de Toulouse, de la fidélité du Midi ; empêcher enfin, comme elle en a toujours eu le souci, que le peuple soit exploité par les puissants.

La défense de la Cité, la lutte contre les féodalités, l'arnour du peuple : c'est là, résumée en une vie, toute la politique capétienne. En historienne de talent qui sait rendre vie au passé, Régine Pernoud a su nous restituer Blanche de Castille dans toute sa vérité de reine et de femme, tout en brossant un merveilleux portrait de cette époque de violence, de grandeur et de foi. De cette foi qui illumine les rois, qui pousse les Croisés sur le chemin de Jérusalem et qui permet au peuple de bâtir les cathédrales. N'est-ce point au temps de la Reine Blanche que l'on achève Notre Dame de Paris ?

« Bien contée, notre histoire peut égaler le plus émouvant des poèmes ». Le dernier livre de Régine Pernoud illustre parfaitement ces mots de Charles Maurras.

Bertrand LA RICHARDAIS.

littérature à l'emporte-pièce

Sixième Série
Jacques Vier

Edition du Cèdre

La critique contemporaine se complait souvent à n'être qu'une critique-miroir. Elle se dit gênée de n'être qu'un « discours sur un autre discours », mais n'hésite pas à se donner le ridicule de refléter béatement le discours bafouillant de notre société. Il existe heureusement — et tant pis pour les cuistres qui déclencheront leur rire pavlovien — quelques « îlots de résistance », quelques hommes

de lettres capables de ne pas croire aux fantômes qui hantent la littérature d'aujourd'hui, quelques critiques prêts à affirmer qu'on ne peut toucher que ce qui est tangible. On peut citer certains noms tels que Kléber Haedens, Philippe Sénart, Jean Dutourd aussi. On ne saurait, de toute façon, oublier Jacques Vier, dont l'œuvre critique se remarque par une constante fidélité à elle-même. Depuis ses

premières publications, on a toujours su reconnaître chez lui l'intransigeante rigueur du croyant, la lucidité clinique du critique, et la sainte colère de l'homme devant la montée des barbares.

Son dernier recueil de chroniques, sixième série de son « grand œuvre » *Littérature à l'Emporte-Pièce* (1), nous conduit de l'univers mystique de l'abbé de Rancé, jusqu'à la *Nuée des fourmis rouges, pourvoyeuses de cimetières* que forment les cohortes universitaires contemporaines.

Rancé, qui réforma l'ordre de Cîteaux en fondant la Trappe, eut les débuts glorieux d'un jeune homme comblé de dons autant que de richesses. C'est précisément contre ces dons, et contre ces biens, qu'il brandira l'étendard de l'absolue pauvreté. Dans un total renoncement, le jeune admirateur du Cardinal de Retz dénoncera toute compromission monastique avec les arts et les lettres, sans s'apercevoir que son ardeur s'exprimait dans un style qui était par lui-même du grand art : « *Il a beau entasser sur son torse bure sur cilice, une tunique de Nessus le brûle (...) La littérature le tient, il ne s'en dépêtrera pas* ».

Il y a là une problématique (comme on dit...) bien éloignée des soucis des clercs d'aujourd'hui. Comment s'est effectuée une telle dégradation ? Jacques Vier, Augustin Cochin en main, nous montre la propagation du « *snobisme révolutionnaire* » dans les classes dirigeantes au XVIII^e siècle. L'Eglise de France allait-elle se laisser emporter comme elle le fera au XX^e siècle ? Non, écrit Jacques Vier, et son honneur « *n'est pas seulement d'avoir résisté, c'est aussi d'avoir maintenu, et de n'avoir pas commis d'erreur sur le sens à donner à l'ouverture au monde en un temps où les sirènes pouvaient se flatter d'être les seules à se faire entendre* ». Les auteurs spirituels, de même que les ordres religieux, prouvent « *leur intense activité spirituelle et intellectuelle, et, en même temps que leur respect de la tradition, leur intelligente modernité* ». Il faut découvrir ou redécouvrir, avec Jacques Vier, les Lefranc de Pompignan, les Barruel, les Le Chapelain, les Thomassin, les Dacier, etc...

La Révolution accomplie, et l'éblouissement par les « lumières » ayant laissé place à la déception de voir reculer l'avènement du monde nouveau, les poisons romantiques allaient se répandre dans le monde intellectuel. Pourtant, chez trois géants de la littérature du XIX^e siècle, c'est la tradition catholique qui aura le dernier mot. Balzac, menacé par les mythes swendenborgiens, a finalement résisté « *à la grande tentation du siècle en ne fondant point sa propre religion ; vaniteux, il sut se garder de la fatuité suprême, celle du mage* ». Lamartine, qui, tel le R.P. Antoine, avait horreur des cathédrales, et n'envisageait guère l'Eglise « *que comme une réserve de situations mélodramatiques* », finira par se recueillir à l'ombre de *la vigne et de la maison*. Et le personnage multiple et contradictoire de Musset appelait un arbitrage suprême, qui fait citer par Vier ces vers de Robert de Montesquiou : « *Vous seul pourrez, Seigneur, reconnaître mon âme, Dans tous ces corps d'emprunt qui se sont fait le mien.* »

De Musset, Jacques Vier nous fait faire un saut jusqu'à un écrivain « *qui n'a dans presque tous les brancards où il lui prit fantaisie de s'introduire* », ne faisant guère exception « *que pour Dieu et le Général de Gaulle...* » On aura tout de suite compris qu'il s'agit d'un homme de notre époque, académicien et prix Nobel, dont le timbre cassé est encore dans toutes les oreilles : la voix de Mauriac, « *déchirée, déchirante, parfois intolérable, mais qui envoûtait, à la manière d'une musique qui se moque de la musique, représente si j'ose dire, le premier jet de sa plume.* » Une plume qui use de toutes les encres, y compris le vitriol, mais sans que jamais sa prose n'ait abdiqué sa seigneuriale souveraineté. A cause de cela — et parce que l'auteur du *Bloc-notes* est mort. « *en sachant qu'il n'y avait plus de place pour lui dans un monde où le béton remplace l'arbre* » — Vier jette sur les violences et les aigreurs d'hier le voile d'une oubliée tendresse.

Montherlant ne se fera pas plus discuter que Mauriac la suprématie de son langage. Mais Vier ne reconnaît à ce paganisme romain, perdu en plein XX^e

siècle, qu'une simple valeur esthétique, même si celle-ci est immense. On se contentera, cependant, de citer après lui ces lignes dont il ignorait alors la tragique vérité : « ... *Au fond de mes songeries, serpente une longue procession d'hommes romains. Ils marchent deux par deux dans la nuit. Ils ont ce visage dénoué qu'ont les plus braves devant leur mort. Chacun d'eux tient dans sa droite une torche vive. La flamme en est la flamme de son suicide et leur route est assez éclairée.* »

On se doute que la fréquentation approfondie de tels esprits, de Rancé à Montherlant, prédispose peu à accueillir avec faveur les expériences de la littérature d'avant-garde, et plus spécialement les fantaisies du théâtre contemporain. On peut bien sûr se demander si notre époque est en mesure de nous redonner un Racine ou un Shakespeare, et si son parti-pris de *recherche* n'est pas, en fin de compte, le meilleur moyen qu'elle ait de s'en tirer. A force de remuer la cendre, on peut tomber sur une braise. Le « bilan de la faillite » que dresse en ce domaine Jacques Vier ne devrait pourtant pas être ignoré des jeunes auteurs et metteurs en scène. C'est une excellente introduction à tout ce qui s'est écrit sur le sujet. C'est

surtout une leçon de rigueur et de vérité. A lire, pour raison garder. Il faudra quelque jour y revenir.

S'il traite la littérature « à l'emporte-pièce », Jacques Vier veut aller jusqu'au bout, et, si j'ose dire, « emporter le morceau ». Il le fait magistralement dans quelques chapitres rassemblés sous le titre « *Au delà de la littérature* ». On y rencontrera M. Géraud Antoine, de la Société de Jésus, déjà évoqué dans cet article ; Robert Flacelière, et la rue d'Ulm en péril ; Régine Pernoud administrant à Henri Guillemin la fessée de Thalamos ; Georges Bernanos, Dom Besse et le Père Irénée, de la Trappe de Bricquebec ; Jean Madiran dénonçant l'hérésie du XX^e siècle ; et Maurras, lisant avec une complicité agacée, les lettres que lui adressait Barrès.

« *Quand la critique littéraire tourne à l'insectologie, tout est à craindre*, conclut Jacques Vier. *Mais enfin les sauterelles n'ont pas encore dévoré les Pyramides.* » Elles ont pourtant les dents longues. Une revue comme celle-ci peut se fixer un objectif : forger les instruments qui permettront de les leur raboter. Ou de les arracher.

Christian DELAROUX

Paris et le désert Français en 1972

J.F. GRAVIER

Flammarion

En publiant en 1947 « Paris et le Désert Français », Jean-François Gravier a eu l'immense mérite de secouer une opinion publique jusqu'alors indifférente. Son livre a servi de « bible » aux nombreux militants régionalistes qui depuis un quart de siècle s'efforcent de briser le carcan centralisateur.

En fait, l'ouvrage paru en 1972 est presque entièrement nouveau. Le rappel des processus qui ont amené entre 1850 et 1939 le dépeuplement de 61 des 87 départements provinciaux et l'hyper-

trophie de Paris est condensé en une soixantaine de pages.

Jean-François Gravier s'étend davantage sur les tentatives de décentralisation depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

La seconde révolution industrielle a rendu possible la dispersion géographique des activités économiques ; les comités d'expansion et les municipalités ont multiplié à partir des années cinquante les incitations à la décentralisation ; Paris

enfin, devenu monstrueux, a cessé d'être un mirage pour constituer un repoussoir. Mais les contrastes entre Paris et « la province » se sont à peine estompés durant cette période car le pouvoir n'a su ni voulu faire la nécessaire réforme administrative.

Ceci, Jean-François Gravier le souligne sans indulgence et sous un ton calme, les chapitres « Une renaissance française », « La réaction parisienne », « Une espérance contrariée » constituent un réquisitoire impitoyable contre la paresse d'esprit, le manque d'audace et l'esprit de caste de la haute administration et de la classe politique :

Dans la classe politique française de 1972 la seconde catégorie est malheureusement beaucoup plus nombreuse que la première. »

« Ce régime qui pouvait tout n'a pas réalisé les réformes qu'exigeait le bien public et que souhaitait l'opinion, parce que la volonté centrale et l'imagination créatrice étaient absentes. » « Il y a, disait Jean Monnet, deux catégories d'individus : ceux qui veulent faire quelque chose et ceux qui veulent être quelque chose. »

regard nouveau sur la France

Mais Jean-François Gravier ne se borne pas à déplorer et à critiquer. Il sait aussi proposer. Il réclame que l'on considère la France avec des yeux neufs, que l'on sache repérer les régions privilégiées par la géographie qui par suite de la centralisation n'ont pu utiliser leurs atouts : seuil du Poitou, Vallée de la Saône, littoral atlantique. Il rappelle que la mise en valeur de l'ensemble du territoire suppose un aménagement urbain hiérarchisé : grandes métropoles dotées des services rares du tertiaire supérieur, plaques tournantes routières, ferroviaires et aériennes, centres intellectuels, mais aussi villages-centres dotés d'un C.E.G., d'un appareil commercial et méridional et capables d'irriguer un rayon de 15 à 20 kms. Entre les deux, les chefs-lieux d'arrondissements, de départements et les centres régionaux.

Comme nous voilà loin du mythe technocratique de la mégalopole chargée théoriquement de faire contrepoids à Paris, en fait vouée surtout à pomper la substance de son arrière-pays.

Gravier rappelle d'ailleurs en citant l'exemple de la « Randstadt Holland » qu'une métropole peut être polycentrique. Il appuie également ses propositions de réorganisation territoriale sur une étude détaillée des expériences italiennes et surtout allemandes.

En définitive, il se prononce pour l'instauration d'un pouvoir local à quatre niveaux : commune élargie, « pays ou arrondissement », département et région. Il écarte avec raison la tentation d'un fédéralisme calqué sur les modèles suisses ou américains et souhaite qu'au niveau régional soit mise en place une administration associant les élus locaux et les représentants de l'Etat, s'inspirant de l'exemple hollandais des « États députés » ou mieux encore de l'exemple français des États du Languedoc au XVIII^e siècle. On peut contester certains de ses choix, le trouver, notamment trop indulgent à l'égard du département, du moins ne peut-on nier son solide réalisme et son sens de l'humain qui le conduisent à refuser les rêves hallucinés de certains planificateurs.

Ceci ne l'empêche pas de savoir faire preuve d'audace : ainsi il montre que les atouts climatiques des Alpes du Sud aux « 300 jours de soleil par an » doivent conduire à une politique d'aménagement qui ferait passer leur population à plus de 800.000 habitants (contre 250.000 aujourd'hui).

Sa conclusion est un cri d'espoir : « Paris ne sera plus absorbé par ses hantises coloniales mais tourné vers le service de la nation, et le désert français aura partout fleuri. » Encore faut-il que le pouvoir se décide à allier amour des traditions locales et prospective intelligente. On est loin du compte pour l'instant.

Arnaud FABRE

gulliver

Exclusif : entretien avec
JEAN-PAUL SARTRE

COSTA GAVRAS :
cinéma et censure

LE DOSSIER DU F.H.A.R.
(Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire)

MARX ET ENGELS :
poèmes de jeunesse

THÉÂTRE, PUBLIC, PRIC ET LIBERTÉ

VERGIL

5.00 F.

En vente dans tous les kiosques et chez les marchands de journaux.

Administration : 5 rue Notre-Dame des Champs, Paris 6°, 548.43.80

pour vous abonner

NOM

Prénom

ADRESSE

Code Postal

Profession

Date de naissance

Souscrit un abonnement d'un an (dix numéros) à ARSENAL à partir du numéro

et verse ce jour la somme de (1)

par (2)

fait à le

Signature

(1) Abonnement normal : 60 fr

Abonnement de soutien : 150 fr

(2) Chèques bancaires à l'ordre d'ARSENAL ;

Chèques, mandats et virements postaux

à l'ordre d'ARSENAL CCP : La source.30 737 24

pour vos amis

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre entourage susceptibles d'être intéressées par ARSENAL. Nous leur ferons parvenir l'un de nos prochains numéros.

Nom, prénom

Adresse

Profession

Nom, prénom

Adresse

Profession

Nom, prénom

A renvoyer à

arsenal

17 rue des petits-champs

tel: 742-21-93 Paris 1^{er}

arsenal